

MEXIQUE

nouvelles du



N° 23

Deuxième semestre 1988



4° P. 6133

L'UNESCO et le Cinquième Centenaire de la "Rencontre de Deux Mondes"

● **Ambassadeur Miguel León Portilla**

Délégué permanent du Mexique auprès de l'UNESCO

De nombreux pays, appartenant tant aux Amériques qu'au Vieux Monde, ont créé des commissions nationales dans le but de commémorer un événement ou plutôt, un processus historique commencé il y a cinq cents ans environ. Il va de soi que le processus qui débuta par le débarquement de Christophe Colomb sur une petite île des Caraïbes en 1492, peut être considéré voire évalué sous des approches très différentes, et même, à l'occasion opposées.

Certains souhaiteraient célébrer, fêter, ce que, partant d'une perspective eurocentriste, ils persistent à dénommer "La Découverte de l'Amérique". Les européens ont imposé leurs langues et leurs coutumes dans cet hémisphère, jadis inconnu d'eux. Ils ont agi de la sorte parce que – de leur point de vue – ils avaient découvert ces territoires et les avaient conquis. Pour leur part, les millions de descendants des anciens peuples autochtones du Nouveau Monde se refusent à célébrer le fait "d'avoir été découverts" envahis, conquis et soumis. En tout état de cause, pensent-ils, les véritables découvreurs de cet hémisphère quand il était encore inhabité, ont été leurs ancêtres qui s'y sont établis, il y a plus de trente mille ans.

Il faut élargir cette vision. Il faut prendre en compte les anciennes civilisations indiennes, ainsi que les presque quarante millions d'actuels descendants des anciens habitants natifs de ce qu'on est venu à appeler "l'hémisphère occidental", et aussi les millions et millions d'hommes et de femmes métis. On est alors conduit à adopter une perspective très différente. C'est ainsi que le Mexique a créé une commission qui a reçu l'appellation de Commission Commémorative (et non pas en vue de célébrer) de la Rencontre de Deux Mondes. Cette optique **celle de la rencontre** – mot qui signifie choc, confrontation, combat et aussi rapprochement – a également été adoptée par la totalité des pays membres de l'Organisation des Etats Américains. Faire sienne cette perspective revient à reconnaître l'incontournable : la présence, tant en 1492 qu'aujourd'hui, des peuples et des civilisations indigènes du Nouveau Monde.

Il y a de nombreux autres peuples originaires de différentes régions du monde qui ont, quant à eux, adopté des positions très

dissemblables à l'égard du Cinquième Centenaire. Penser que les Africains pourraient célébrer cette année de 1492 serait leur faire injure car, quelques années plus tard des millions d'êtres humains réduits à l'esclavage ont été transplantés de l'Afrique aux Amériques. Parallèlement, les peuples asiatiques eux aussi ont subi les effets de l'expansion qui devait conduire les européens à faire des incursions dans les différentes régions de la Malaisie, les Moluques, l'Indonésie, les Philippines et jusqu'aux côtes chinoises et japonaises. L'Asie fut, elle aussi, le théâtre de nombreuses invasions et conquêtes.



Ceci-dit, il y a une inévitable et universelle convergence qui tranche avec ces façons, et avec d'autres encore, d'envisager le Cinquième Centenaire, déjà si proche. Personne ne peut refuser de reconnaître que en 1492, a débuté un processus historique grâce auquel, avec le temps, les différentes parties de l'humanité sont entrées en contact les unes avec les autres. C'est à partir de ce moment que commença la rencontre, désormais plus profonde et radicale, des peuples et des cultures, celles du Nouveau Monde et celles du monde ancien.

La physionomie métisse de l'Amérique hispanique

Ce long processus de rencontre des peuples a été le théâtre de confrontations, de violence et de destructions : mais aussi de fusions culturelles comme celles qui ont déterminé la physionomie métisse de l'Amérique hispanique. En outre c'est à partir de 1492 que l'ensemble de l'humanité pour la première fois de son histoire, a progressivement pris clairement conscience de la nature de la planète et de l'incroyable variété des peuples qui l'habitent, des milliers de langues et de cultures différentes. L'on peut dire que à partir de 1492, débuta le processus de "mondialisation" ou d'universalisation de l'homme. Toutefois, pendant plus de quatre siècles et malgré la multiplication des alliances entre nations, il n'y a pas eu une seule tentative pour traduire dans la réalité – sur le plan du droit international – les implications de ce processus de mondialisation.

C'est seulement depuis quelques décennies, après cette tentative avortée que fut la Ligue des Nations (1920), et à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, qu'en vertu des accords de la célèbre Conférence de San Francisco en 1945, un nombre considérable de pays créa une organisation dont le but avoué était le rapprochement et l'union de tous les pays du globe. Il s'agit bien entendu de l'ONU, l'organisation des Nations Unies. Les années ont passé et, progressivement, la presque totalité des nations a adhéré à l'ONU, tout comme elle a adhéré aux institutions que l'on peut considérer comme des organes spécialisés du système des Nations Unies.

Dans ce contexte, l'UNESCO : l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, est l'institution qui montre le plus d'ambition, quant à ses objectifs et ses aspirations. Créée le 4 novembre 1946 par l'adhésion de vingt six pays, elle réunit actuellement en son sein cent cinquante-huit Etats, c'est-à-dire pratiquement la totalité des pays du monde.

A l'ONU, de même qu'à l'UNESCO, les représentants des nations qui, il y a quelques siècles – en d'autres cas il y a à peine quelques années – ont envahi et soumis d'innombrables peuples de l'Amérique, de l'Asie, d'Afrique et du Sud du Pacifique, cohabitent et travaillent ensemble avec des délégués ou des ambassadeurs originaires du pays où le colonialisme a profondément plongé ses racines et où les droits de l'Homme ont été violés en l'absence de toute forme équitable de communication et d'échange.

Près de cinq cents ans après la première rencontre qui marqua le déclenchement d'un long processus de confrontations et d'invasions, entraînant des destructions mais aussi des fusions culturelles, il est désormais possible à l'UNESCO, de mettre en œuvre des formes extrêmement variées de rapprochement et de dialogue entre l'ensemble des peuples du monde. L'UNESCO a pour vocation de satisfaire les besoins qui sont précisément les plus essentiels pour tous les peuples du globe : l'éducation, la science et la culture, et de le faire sur un plan multinational, voire universel en affirmant l'égalité de tous les Etats, petits et grands et ayant constamment présent les idéaux de paix universelle, le respect des Droits de l'Homme, la libre autodétermination, ainsi que la possibilité d'instaurer un ordre mondial de liberté de communication, d'information et de diffusion des idées. Ce sont là les objectifs de l'UNESCO. Et même s'il reste vrai que certaines confrontations continuent d'affleurer en son sein entre des pays entre lesquels des contentieux persistent, comme c'est le cas des pays arabes et d'Israël, ou d'autres encore que l'on pourrait citer, il est vrai aussi que ce qui est par dessus tout recherché, c'est le dialogue ouvert, la poursuite du consensus, et cela même s'agissant de problèmes particulièrement épineux.

A la lumière de ces considérations, il convient de se demander si cela a un sens ou non que l'UNESCO participe ou non à la commémoration du fameux Cinquième centenaire : 1492-1992. Il va de soi qu'il est impensable que cette commémoration prenne la forme d'une célébration. Le processus déclenché en 1492 qui a entraîné des invasions et des conquêtes, des agressions et des soumissions, avec leurs séquelles : la disparition de peuples et de civilisations, ne devrait jamais faire l'objet de célébration. C'est une toute autre perspective qui semble convenir, qui en fait s'impose si l'on tient compte de la vocation de l'UNESCO.



Si cette organisation a pour mission de traiter, sur un plan multinational et universel tout ce qui a trait à l'éducation, la science et la culture, pourra-t-elle se fermer aux possibilités que lui offre ce même Cinquième Centenaire de s'ouvrir à des nouvelles formes de réflexion, d'analyse et d'évaluation de la signification historique du processus de "mondialisation" en ce qui concerne les relations entre les peuples ?

Les précurseurs : Las Casas et Vasco de Quiroga

N'est-il pas souhaitable d'encourager des recherches dans le but d'évaluer les différents types de rencontre, et cela à partir précisément des différents points de vue des peuples qui y ont participé, les puissants et les faibles, les vainqueurs et les vaincus ? Et plus particulièrement, si l'on admet que l'UNESCO constitue la grande enceinte où les voix de tous les peuples du monde se font entendre, ne serait-il pas pertinent de faire un examen de conscience portant sur le passé, le présent et l'avenir de cette organisation, notamment alors que cinq cents ans se sont écoulés depuis cette rencontre "mondialisatrice" ?

La thématique commémorative de "l'UNESCO" et le cinquième centenaire pourrait, de la même façon, traiter certains

points spécifiques qui ont trait à leur propre sphère d'intérêt. Ainsi en ce qui concerne les droits de l'Homme et les droits des peuples, il conviendrait de réfléchir à la valeur de ce qui a été dit et fait par certains précurseurs éminents pour la défense de ces droits, dans les différentes régions du monde. A titre d'exemple, qui semblera à d'aucuns, paradoxal, on pourrait citer : "Bartolome de Las Casas et les droits de l'Homme : Amérindiens et Africains", étant donné qu'en constatant le sort que subissaient les esclaves noirs, il est devenu le grand défenseur des Africains de la même façon qu'il l'était déjà des Indiens. D'autres sujets présentant beaucoup d'intérêt – dans ce contexte des rencontres des peuples – seraient les utopies, telles celle de Thomas More ou celle de Vasco de Quiroga ou encore celles imaginées par des sages d'autres régions du monde.

De la rencontre des peuples à l'humanisme

Un autre thème commémoratif serait : "la communication dans différents contextes culturels : passé et présent". Il convient aussi de penser à réaliser des recueils de textes appartenant à la tradition populaire ainsi qu'à l'expression personnelle de peuples très différents et portant sur des concepts équivalents ou ayant trait à des idées telles que la paix, la famille, l'éducation, l'humanité, l'identité culturelle, le savoir, la nature, ce qui est le plus désirable dans la vie... ainsi qu'à propos de leurs expériences concernant des rencontres interethniques, interlinguistiques, qu'elles se soient déroulées dans la violence ou sur le plan de l'équité.

Est-il concevable de créer une commission de l'UNESCO pour le Cinquième Centenaire 1492-1992 ? En fait les démarches réalisées par le Mexique et par d'autres pays auprès du Directeur Général de cette organisation ont entraîné la reconnaissance de l'importance de participer activement à cette commémoration en tant que : "Rencontre de peuples : de la confrontation à l'humanisme. L'UNESCO devant le Cinquième Centenaire, 1492-1992".

Adoptant une attitude désormais différente de la traditionnelle attitude eurocentriste, la commémoration de l'UNESCO devra prendre en compte les points de vue des différents peuples.

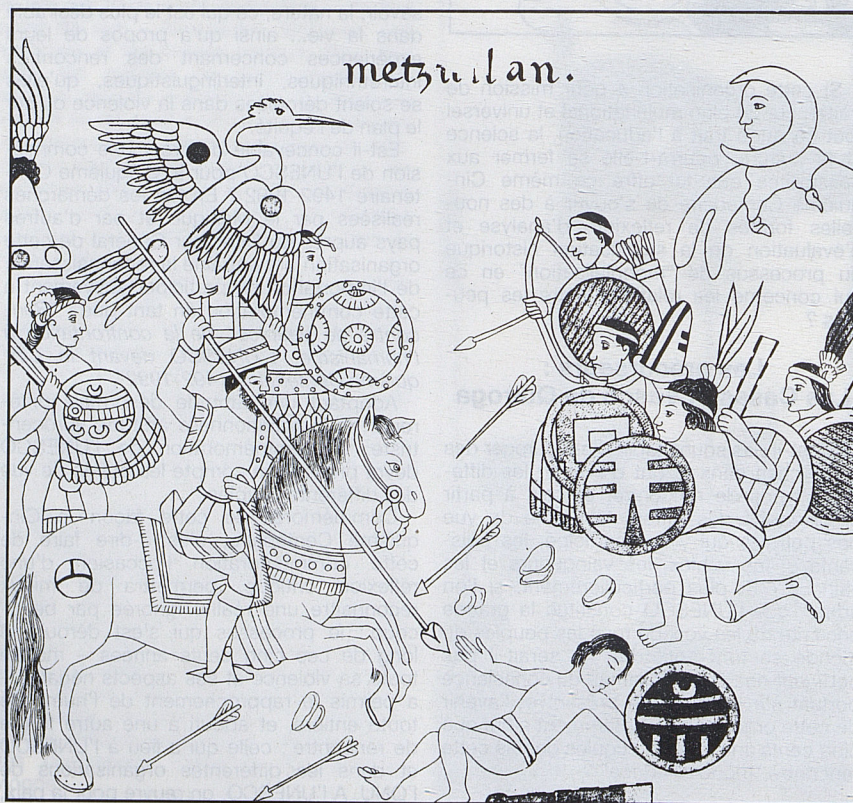
Commémorer de cette façon le Cinquième Centenaire, c'est-à-dire faire de cette commémoration l'occasion d'une réflexion critique, permettra de mieux reconnaître une réalité ignorée par beaucoup : le processus qui s'est déroulé le long de ces cinq cents années – malgré toute sa violence et ses aspects négatifs – a permis le rapprochement de l'humanité toute entière, et abouti à une autre forme de rencontre : celle qui a lieu à l'UNESCO et dans les différentes organisations de l'ONU. A l'UNESCO, on œuvre pour la paix, les droits des identités culturelles, et les droits de l'Homme. ■

Traduction Enrique Hett.

Hispanité et Mexicanité

Quelques pensées d'Octavio Paz

Ces quelques pensées sont empruntées à un colloque sur le thème "**Hispanité-Mexicanité**" qui s'est déroulé à Aix-en-Provence dans le cadre de la "**Fête du Livre**", placée cette année sous le signe d'Octavio Paz. (3, 4 et 5 juin 1988). Présenté par M. Fernando del Paso, Conseiller culturel auprès de l'Ambassade du Mexique en France, ce colloque, qui se déroulait dans le cadre prestigieux du Palais de Justice d'Aix en Provence, en présence de l'Ambassadeur du Mexique en France, s'est poursuivi par des échanges très animés auxquels participaient Octavio Paz, Hector Bianciotti, Severo Sarduy et Fernando del Paso. Nous nous limitons à inclure dans ce numéro quelques pensées d'Octavio Paz. De larges extraits du colloque figureront, au début de l'année 1989, dans le prochain numéro de la revue "**Détours d'Écriture**", d'Aix en Provence, consacré à "**Octavio Paz ou la raison poétique**".



...*"On souligne surtout le côté violent et guerrier de la conquête"*

L'Hispanité et la Mexicanité sont des mots très vastes et difficiles à définir. On ne peut pas concevoir la Mexicanité sans l'Hispanité. Voilà le premier paradoxe. Mais par contre on peut très bien comprendre l'Hispanité sans la Mexicanité. L'Espagne a existé avant le Mexique. Pas seulement le Mexique, mais toute l'Amérique y compris les États-Unis, sont une invention européenne. Je crois que c'est Alfonso Reyes qui le premier a parlé de l'invention de l'Amérique. Et un historien du Mexique a insisté sur ce sujet en disant : "nous assistons à l'invention de l'Amérique". Dans ce sens j'utilise un autre mot aussi : "Projection" européenne. Mais dans toute invention, dans toute projection il y a quelque chose de rebelle à l'inventeur. La rébellion de la réalité de l'Amérique. Dans le cas du Mexique cette rébellion a d'abord été la réalité indienne. Cela a été d'une extraordinaire complexité que nous commençons à peine maintenant à penser et à voir dans ses véritables perspectives.

Un exemple : pour les Indiens du Mexique, la forme privilégiée de la communication après la parole est l'image. Ils n'avaient pas vraiment d'écriture alphabétique et phonétique, mais ils avaient une écriture plutôt proche des hiéroglyphes, et l'image était très importante. Les livres sacrés étaient des livres d'images. Avec la Conquête, ce mode d'appropriation de la connaissance, de la culture, a changé. Au lieu des images on a trouvé la lettre, l'écriture. Cela a été une modification essentielle dans la culture, dans le comportement, dans la sensibilité...

Une relation polémique entre le Mexique et l'Espagne (1)

Sur le plan de la religion, par exemple. Les anciennes divinités du Mexique ont été condamnées comme des inventions du Diable. Mais au XVII^e siècle, avec la sensibilité baroque, les Espagnols ont accepté la possibilité de cette invention de la réalité et l'apparition, par exemple, de la Vierge de Guadalupe, qui est une vierge européenne et même arabe, mais surtout une vierge mexicaine. Il y a donc eu cette rébellion de la réalité historique de l'Amérique et cette insertion de l'invention européenne, cette traduction de l'Espagne à la Nouvelle Espagne. Je pense que là a commencé le dialogue entre l'Amérique et l'Europe, entre l'Espagne et le Mexique. Le Mexique n'a pas seulement une dimension hispanique, c'est quelque chose de plus complexe. C'est d'abord une réplique à l'Espagne, une réponse mais aussi quelque chose de radicalement autre. La Nouvelle Espagne est une autre Espagne, différente. Je ne sais pas si cette relation passionnée, polémique, entre le Mexique et l'Espagne peut s'appliquer à d'autres pays de l'Amérique latine. Le cas par exemple de l'Argentine est tout à fait différent. Le Mexique est un cas limite, comme le Pérou, de complexité historique et de dialogue entre civilisations.

Le rôle privilégié de la traduction

Je voudrais dire quelque chose à propos du rôle de la Malintzin, du rôle de la femme et de la traduction. On souligne, surtout chez les écrivains nationalistes du Mexique, le côté violent et guerrier de la Conquête. Mais on oublie souvent le rôle privilégié de la traduction. L'histoire du Mexique commence aussi avec quelque chose de très moderne qui est la traduction. Pourquoi ? parce que les Espagnols – Cortés – ne parlaient pas les langues indiennes. Les Indiens ne parlaient pas non plus l'espagnol. Alors, d'abord on a trouvé un espagnol naufragé d'une expédition antérieure qui parlait maya. Mais le maya était seulement une langue parmi les langues du Mexique. Finalement est venue cette femme extraordinaire et d'une intelligence remarquable qui était la Malintzin et qui parlait, elle, maya et nahuatl – la langue des Aztèques, les seigneurs du Mexique. Alors Cortés a commencé à parlementer et à négocier avec les Indiens – parce que, sans avoir lu Machiavel, il était cependant un peu l'incarnation du **Prince** de Machiavel – par l'intermédiaire de la Malintzin qui est devenue tout de suite sa maîtresse. Alors il y a eu cette médiation. La traduction commence par l'incarnation même du principe de la traduction : la femme. Et là, je vois presque un symbole de l'histoire humaine.

(1) Sous titres de la rédaction.



L'histoire du Mexique commence avec quelque chose de très moderne qui est la traduction. Première rencontre de Cortés et de Moctezuma à Tenochtitlan Mexico (Lienzo de Tlaxcala)

L'écrivain femme le plus important du continent : Sor Juana

J'ose dire que Sor Juana Inés de la Cruz est l'écrivain femme le plus important du continent. Je ne trouve pas dans la littérature de langue anglaise une figure comparable. Il y a Emily Dickinson et d'autres écrivains femmes en Amérique du Nord. Toutes ces femmes sont ou bien romancières ou bien poétesses, mais elle, elle a été beaucoup plus que cela. Elle a été une poétesse, une intellectuelle, une théologienne, une critique et une conscience. Aussi je voudrais rendre hommage aux traducteurs de Sor Juana en français, c'est-à-dire à Florence Delay, à Jacques Roubaud et à Frédéric Magne qui ont traduit d'une façon admirable les poèmes de Sor Juana.

Le temps chrétien espagnol et le temps cyclique des Aztèques

Je pense que le temps de Sor Juana est le temps chrétien espagnol. C'est le temps de tout le monde à la période baroque. Un commencement avec la création du monde, une fin avec la fin du monde, et l'éternité avec le Ciel et l'Enfer. Là je pense qu'elle est tout à fait orthodoxe. Il n'y a rien qui rappelle le temps cyclique des Aztèques. J'ai été séduit par l'idée du temps cyclique,

de l'éternel retour, mais du point de vue philosophique l'idée d'éternel retour présente des difficultés que je ne suis pas capable de surmonter ; alors je la refuse.

L'importance de l'instant, de l'aujourd'hui

J'insiste surtout sur l'importance de l'instant, du moment, de l'aujourd'hui. Dans le temps présent je trouve la conjonction du passé et du futur dans un moment, aujourd'hui. Mais je pense que notre civilisation traverse une crise qui se révèle comme la crise de la tradition du temps. Toute la modernité a été fondée sur la conception du futur et je crois que nous assistons au crépuscule de l'idée de futur. Quelle autre catégorie temporelle peut-on lui substituer ? Dans le monde ancien, avec la conception cyclique, le passé avait un rôle prépondérant. Dans la conception chrétienne c'est l'Eternité, l'au-delà. Dans la modernité, depuis le XVIII^e siècle c'est le futur, la religion du progrès, soit dans sa version évolutionniste du libéralisme du siècle passé, soit dans sa version révolutionnaire – marxiste ou autre – du culte de la terre de l'avenir. Mais le futur est un paradis intouchable. Il n'y a pas de futur, c'est une perspective, une illusion. Alors il nous reste le présent. ■

Teotihuacán

la Cité

des Dieux (1)

● Jacques Soustelle
de l'Académie Française



Étant donné que nous ne savons pas quel langage parlaient les gens de Teotihuacán, ni quel sens ils attachaient à nombre de leurs symboles, il est clair que toute tentative de reconstitution de leur religion, toute définition de leur panthéon, ne peut être que conjecturale.

Les sages aztèques disaient :

Mitōa, in oc icoaian, in aiāmo tona, in aiāmo tlāthui, quilmach, mocentalique, mononotzque in teteuh : in umpa Teotihuacan (2).

Ainsi commence le récit mythique de la naissance du Cinquième Soleil, notre univers : drame cosmique, auquel ne manquent ni le paradoxe de la victoire de l'humble (le Soleil) sur le superbe (la Lune), ni la grandiose mise en scène du sacrifice des dieux. Et le théâtre où se lève notre premier jour, c'est Teotihuacán, la cité des dieux par excellence, celle où ils se sont rassemblés tous dans les ténèbres, à l'origine du monde.

Dans la conscience collective des autochtones, Teotihuacán demeurait, à l'époque de la conquête espagnole, le symbole et

comme la source des religions polythéistes au panthéon foisonnant dont les Aztèques, peuple impérial, s'efforçaient de faire la synthèse.

S'il nous était possible de connaître exactement la religion téotihuacane, nous tiendrions en main le fil d'Ariane qui nous permettrait d'explorer sans erreur le labyrinthe des cosmologies et des mythologies du Mexique ancien. Mais ce n'est point là tâche facile.

Reconstituer une religion dont on ne sait rien d'écrit, sans autre élément que des peintures murales, des céramiques, des sculptures, des personnages et des scènes à interpréter, n'est pas chose aisée.

Divinités, être surnaturels et prêtres constituent l'essentiel des sujets traités ; à quoi s'ajoutent des symboles dont certains apparaissent comme les éléments d'une écriture.

Tlaloc, le prince magicien (3)

Quoi qu'il en soit, l'iconographie demeure notre unique source si nous voulons essayer de comprendre ce qu'était la religion de Teotihuacán, c'est-à-dire l'univers mental des hommes de cette civilisation.

A en juger par le nombre et l'importance de ses représentations – sur les panneaux muraux, en sculpture, sur les céramiques – la divinité principale de Teotihuacán fut celle que nous appelons Tlaloc, nom sous lequel elle fut vénérée par les Aztèques.

(1) Titre de la rédaction. Ces "bonnes feuilles" de Jacques Soustelle, font partie d'un ouvrage sur Teotihuacán, à paraître prochainement.

(2) "Alors qu'il faisait encore nuit, qu'il n'y avait pas de lumière, qu'il n'y avait pas eu d'aurore, on dit qu'ils se réunirent, qu'ils s'appelèrent les uns les autres, les dieux : là-bas, à Teotihuacán".

Codex de Florence, livre VII, ch. 2.

(3) Sous-titres de la rédaction.

Son image est très caractéristique : les yeux sont entourés de deux cercles semblables à des lunettes ("goggle-eyed" dans la littérature de langue anglaise). La lèvre supérieure, épaisse, s'achève de part et d'autre, aux commissures, en une volute. De longs crocs s'en échappent et recouvrent le menton.

Ce masque "classique" de Tlaloc se retrouve sur le flanc de vases en terre cuite, que ce soit à Teotihuacán, dans la zone des volcans, ou dans la vallée de Puebla-Tlaxcala, puis dans de nombreux sites à travers le Mexique, dans l'Oaxaca, dans des cités mayas et dans la région de Veracruz (à Teayo). Le dieu apparaît avec les mêmes traits dans les enluminures des *Codex*, tels que le *Borgia*.

Au Yucatán, sous le nom de *Chac*, il ajoute à ses yeux et à sa bouche caractéristiques un nez en forme de trompe, et son visage orne les façades à Uxmal, à Kabah.

Que signifient ces yeux et ces crocs ? Une tête de Tlaloc conservée au Musée d'Ethnographie de Berlin fournit une explication : ce sont des serpents qui s'enroulent autour des yeux, sur le visage, et leurs dents recouvrent la partie inférieure du

Teocalli qui dominait la capitale. Son pontife, *quetzalcoatl Tlaloc tlamacazqui*, était un des deux grands-prêtres de Mexico, à l'égal de celui de Huitzilopochtli. L'hymne *Tlaloc icuic*, dont le texte a été noté par Sahagun, reflète l'intense piété dont était entouré ce dieu, qualifié de *naualpilli*, "prince-magicien", car c'est bien comme par magie que la pluie, survenant après les mois angoissants de la saison sèche, transforme le monde et fait renaître la végétation (4).

La croyance la plus répandue au xvi^e siècle associait au grand Tlaloc une multitude de petits dieux, les *Tlaloque*, censés résider au sommet des montagnes. Peut-être est-ce une croyance analogue qui se reflète dans certaines représentations téotihuacanes : à Tepantitla, un dieu de la pluie est représenté vu de face, tenant dans ses mains deux petits personnages dont le masque est exactement identique, quoique en réduction, à celui du personnage principal. Un très beau Tlaloc de la collection Saénz tient dans une main un serpent, dans l'autre un Tlaloc en réduction.

Sigvald Linné a découvert à Calpulalpan un bol à décor



Fresque représentant Tlaloc. Musée National d'Anthropologie.

Photo donnée par Jacques Soustelle.

masque. Un masque de Tlaloc en bois et mosaïque de turquoise donné par l'Empereur Moctezuma II à Cortes et qui se trouve au British Museum présente lui aussi des serpents autour des yeux. Le même symbolisme a présidé à la sculpture de la statue de Tlaloc exposée au Castillo de Teayo (Veracruz).

Il n'est pas douteux qu'un dieu de la pluie a été vénéré dès la plus haute antiquité à peu près partout au Mexique. les Zapotèques de Monte-Alban l'appelaient *Cocijo*, les Otomi *Hmou-Yé* ("Seigneur-Pluie"). Le serpent fait sans doute allusion à l'éclair : bienveillant comme donateur de la pluie fécondante, le dieu est redouté comme seigneur de la foudre ; celle-ci est représentée par un serpent, ou parfois par une hache que la divinité tient à la main.

A l'époque aztèque, Tlaloc régnait avec Huitzilopochtli, et sur un pied d'égalité avec le grand dieu du Soleil, sur le *Uey*

incisé (Linné 1942, p. 83) qui montre Tlaloc, au centre, entouré de quatre *Tlaloque* correspondant sans doute aux points cardinaux.

Etant donné que ce dieu est toujours accompagné de symboles en rapport avec l'eau et la végétation, gouttes d'eau, coquillages, animaux aquatiques, épis de maïs, on est fondé à conclure que, dans ce cas précis, il existe bien une continuité de symbolisme et de conception depuis l'époque de Teotihuacán jusqu'à celle des Aztèques, soit tout au long de quinze siècles. ■

(4) Sahagun raconte que des offrandes avaient été faites à Tlaloc en 1569 non loin de Mexico, dans la Sierra de Toluca, Muñoz Camargo (P. 134) révèle qu'on sacrifiait encore des chiens à Tlaloc au XVII^e siècle à Tlaxcala.

Angel Zárraga : une Mexicanité qui cache

son visage ? (1)

● Fernando del Paso



Une indienne mexicaine classique qui n'offre pas son visage au spectateur "La corne de l'abondance", Ambassade du Mexique, Paris.

Photographie Guillermo Kraft

On accroche ses tableaux au Salon d'Automne de Paris de 1912 à côté de ceux de Bonnard et de Guérin. Le grand poète nicaraguayen Rubén Darío salue en lui le nouveau pilier de la peinture. Parfois, l'esprit de Cézanne respire dans son œuvre. D'autres fois, celui de Sorolla et de Zuloaga. L'ombre bleu et grise et allongée du Greco plane sur certains de ses meilleurs tableaux – "Pèlerinage" (1910). (2)

Né au Mexique, il fait de la France sa patrie d'adoption, mais il revient mourir au terroir. Il épouse une joueuse de football russe, Janette Ivanoff, et il transforme le culte du sport et du corps humain en une explosion de couleur et de vie. Il devient le chouchou de la critique parisienne. Sous la subtile influence des peintres mexicains, Ruelas et Herran, il flirte avec l'Art Nouveau et le maniérisme. Il voyage à loisir en Italie et expose une partie de son œuvre à la IX^e Internationale de Venise. De retour en France, il réalise des fresques murales au siège de la Société des Mines de Paris, dans l'Eglise de Saint Ferdinand des Ternes, dans l'Eglise Paroissiale de Mendon, dans la Chapelle de Guebriant en Haute Savoie, dans le château de Vertcœur. Et le 12 juin 1940, il continue de peindre, au milieu du grand bombardement de Paris, les fresques de la Chapelle des Etudiants de la Cité Universitaire Internationale. Il avait, pendant quelque temps, dirigé à Radio Paris une série de programmes destinés à éveiller la conscience antinazie en Amérique Latine. Avec Braque, Picasso, Gris, Lothe et

Metzinger, il s'était lancé dans la grande aventure du Cubisme, et Guillaume Apollinaire l'appellait "l'ange du cubisme".

Mais il quitte bientôt cette école, après s'être plaint de son puritanisme en matière de couleur, de sa renonciation à la vie elle-même et de l'imbroglio des théories qui aurait conduit le Cubisme dans "une impasse". Il revient de la sorte puiser son inspiration dans les valeurs morales de la bonne vieille tradition de la peinture – une tradition qui n'échappe pas à l'idée de l'éternel féminin : la femme, à la fois tentation maléfique et moyen de salut spirituel. En même temps il théorise sur l'art et, à la manière des préraphaélites, cherche une expression complémentaire dans la poésie. Il déclare préférer avant tout être le disciple des grands peintres du XVI^e et rejette toute intervention du hasard dans l'art.

Si l'on se contente de la définition que donne le Petit Robert de "extraordinaire" – "qui n'est pas selon l'usage ordinaire, selon l'ordre commun" – on peut dès lors affirmer que tant l'œuvre du peintre mexicain Angel Zárraga, que son attitude vis-à-vis de l'art ont été, toutes les deux, extraordinaires. Si l'on a recours au sens, moins orthodoxe, que le parler de tous les jours assigne à cet adjectif, alors ce qui est extraordinaire devient important, considérable et perdurable, et l'affirmation reste toujours valable.

Angel Zárraga est, ou fut, disions nous, mexicain. Cependant, à son époque beaucoup pensaient que c'était un artiste espagnol, et de nos jours, quand on prononce

son nom, rares sont les étrangers, voire ses concitoyens, qui l'associeraient aux noms d'autres peintres mexicains ses contemporains, tels Diego Rivera, José Clemente Orozco ou David Alfaro Siqueiros.

Mais il ne s'agit pas d'injustice. Ni non plus d'ignorance, encore que son œuvre reste, encore aujourd'hui largement méconnue du grand public. Ce qui se passe c'est que cet artiste, comme le signale Antonio Luna Arroyo dans son livre "Rescate de Angel Zárraga" (3), a commencé à devenir un peintre européen avant de quitter le Mexique pour la première fois, et le resta pendant toute sa vie. De telle façon qu'on ne peut, en aucun sens, trouver de trace de parenté entre son œuvre et, – nous dit Luna Arroyo, – "ce qu'avec une douteuse exactitude on peut appeler l'"Ecole Mexicaine". Même Rivera, alors le plus célèbre membre de ce triumvirat, devait se moquer de la façon la plus cruelle de son œuvre, à

(1) Cette article sur Zárraga apparaît simultanément dans «Nouvelles du Mexique» et dans la revue «Alfil» éditée par l'Institut français d'Amérique Latine, à Mexico.

(2) Ce tableau qui figure en couverture se trouve à la Résidence de l'Ambassadeur du Mexique à Paris.

(3) «Rescate de Angel Zárraga» por Antonio Luna Arroyo, Cuadernos Populares de Pintura Mexicana Moderna. México 1970.

l'occasion des fresques qu'il a peintes au Club des banquiers de Mexico, en 1942.

Mais à Madrid d'abord, puis dans le Paris de Gertrude Stein et d'André Breton, de Hemingway et de Tristan Tzara, de Diaghilev, les critiques se répandent en éloges. Pour Pierre Colombier, Zárrega est maître des proportions et des valeurs européennes. Pour Louis Vauxcelles, c'est "un grand coloriste français". Cependant, et malgré ses incursions dans des mouvements typiques de son époque, comme l'Art Nouveau et le Neo-Impressionnisme, son œuvre, comme l'indique le critique mexicain Jorge Alberto Manrique, "ne suit pas non plus la cadence de la marche de la peinture européenne". En effet, Zárrega – dont l'œuvre laisse entrevoir aussi l'influence d'Ingres, de Delacroix, et de Moreau, ignore la voie

retrouve à nouveau le goût âcre et humain de la lutte, l'innocente puérilité du jeu, le mouvement libre et discipliné à la fois, le geste précis et nécessaire...". Et il revient, fils prodigue, à l'église – déjà avant sa période cubiste il était passionné par les sujets religieux, voir par exemple le splendide et sensuel "Saint Sébastien", de 1910 – pour créer des ouvrages d'un profond mysticisme et de grandes dimensions, comme la fresque murale de "L'Annonciation" de l'église de Notre Dame de la Salette à Suresnes et les fresques déjà nommées de la Chapelle Guebriant en Haute-Savoie, celles de la Chapelle des Etudiants à Paris, celles de Meudon et celles de Saint Ferdinand des Ternes. C'est dans cette partie de son œuvre – et notamment dans celle de Meudon, où la peinture

Christ". Dans l'autre, où un enfant tient un ballon, elle découvre un dieu enfantin tenant le monde entre ses mains.

*
**

Nous disions aussi que Zárrega est finalement revenu au Mexique, où il a encore eu l'occasion de réaliser une œuvre importante, et notamment les fresques de la cathédrale de la ville de Monterrey, ainsi que quelques portraits remarquables, avant sa mort, à 60 ans, le 22 septembre 1946. Il aura donc fallu attendre plusieurs décennies avant que son œuvre ne vienne à être considérée comme une des productions les plus notables de la peinture mexicaine de



La même figure mystérieuse réapparaît qui dissimule son identité : "Aimez-vous les uns les autres" Ambassade du Mexique à Paris.

de Picasso, de Kandinsky, de Miro, de Klee et de tant d'autres, et se réfugie dans un symbolisme érotico-religieux.

*
**

"Se réfugie" est peut-être le mot juste. Après une de ses crises personnelles et artistiques, Zárrega déclare, au début des années vingt, avoir trouvé son salut dans le retour "au stade et à l'église". Au "stade" il retourne – tout comme à l'exaltation de la souplesse et du mouvement du corps, de ses rondeurs ou de sa grâce – dans des tableaux comme "Les Footballeuses" (1922) ou le portrait d'Ernest Charles Gimpele (1929). "Dans le stade, déclare-t-il, je

de Zárrega acquiert une grande maturité et une puissance qui le rapprochent de ce que nous pourrions appeler un symbolisme-expressionniste et où les différentes influences qu'il a subies pendant sa vie semblent, enfin, reconciliées. En même temps, et dans d'autres tableaux de cette époque mystico-sportive, ces deux passions paraissent se fondre : dans un bref essai sur Zárrega, Lucía García Noriega cite une opinion révélatrice d'Irene Vasconcelos – "Journal de Lisbonne". 12 janvier 1926, – sur deux des toiles récentes de Zárrega consacrées au football. Dans l'une d'elles, qui représente deux joueurs qui portent un troisième, blessé, Irene Vasconcelos découvre "une profonde religiosité" et le compare à une "mise au sépulcre du

ce siècle. Mexicaine, oui, malgré que Zárrega n'ait jamais pu, jamais su, jamais voulu recréer dans ses tableaux les symboles classiques – ou les stéréotypes – avec lesquels on a tenté de caractériser une "mexicanité" un peu authentique, passablement inventée.

Un premier indice de cette réticence apparaît au cours des années vingt, quand José Vasconcelos, alors Ministre de l'Éducation Publique, l'invite à décorer certains bâtiments publics. Zárrega décline cette invitation tandis que Diego Rivera commence à peindre les murs de l'immeuble du Ministère, et qu'Orozco et Siqueiros réalisent une série de fresques importantes à l'École Préparatoire de l'Université Nationale. Toutefois en 1926, Zárrega ne peut se



Ici certains "symboles" mexicains ont été incorporés. Notre frontière avec les Etats-Unis, Ambassade du Mexique à Paris.

Photographie Guillermo Krafft

soustraire à la commande que lui passe l'architecte Arturo J. Pani et exécute une série de peintures à l'huile pour la Légation du Mexique en France. Ici, oui, nous pouvons constater que certains "symboles" mexicains ont été incorporés, mais quelque chose se passe : tant dans "La Corne d'Abondance" que dans "Notre Frontière avec les U.S.A", le motif principal, une indienne mexicaine classique, aux nattes noires et longues, n'offre pas son visage au spectateur, comme s'il s'agissait d'une mexicanité qui n'osait pas montrer la face. Dans "Aimez-vous les uns les autres", s'il est vrai qu'il y a deux ou trois personnages à la peau basanée – dans un contexte multiracial où domine la peau blanche – la même figure mystérieuse réapparaît qui dissimule son identité.

*
**

En échange, et en dépit du fait que son œuvre n'ait pas l'envergure de celle de ses contemporains mexicains, Zárraga a obtenu, avec le temps, une reconnaissance

internationale. En témoignent les prix extrêmement élevés qu'atteint son œuvre aujourd'hui. Et aussi, et ceci est peut être plus important encore que la cote de ses tableaux sur le marché, le fait que l'on puisse désormais aujourd'hui porter sur son œuvre un regard différent. Loin du bruit et de la fureur révolutionnaires, pacifiées – ou endormies – les passions qui nourrissent l'œuvre de Siqueiros, Rivera et Orozco, et avec elles les polémiques les plus acerbes, la peinture d'Angel Zárraga se singularise, se distingue par sa beauté indéniable – parfois sereine, parfois agitée ; mais toujours solide et équilibrée.

C'est pour cela qu'aujourd'hui, alors que l'intérêt pour cet artiste mexicain renaît, tant dans son pays qu'à l'étranger, il conviendrait de suivre la trace de ses peintures, de les repérer en pensant à la possibilité de les acquérir un jour afin d'éviter leur dégradation, voire leur disparition, sort subi par celles de la "Maison du Café" à Paris, et pour enrichir le patrimoine culturel mexicain avec l'œuvre d'un de ses artistes les plus éminents. ■

Paris, novembre 1988
Traduction Enrique HETT

Angel Zárraga Brève chronologie

1886 : Il naît à Durango, au Mexique le 16 août. Après avoir obtenu son baccalauréat, il fait des études d'art à l'Académie de San Carlos à Mexico.

1904 : Voyage en Europe. Arrivée en France et voyage en Belgique.

1906 : Il parcourt toute l'Espagne. Il participe à une exposition collective au Musée du Prado.

1907 : Il rentre au Mexique et expose ses œuvres à l'Académie Nationale des Beaux Arts.

1908 : Il revient en Espagne et voyage en Italie où il réalise une exposition individuelle – à Florence – et participe à la IX Internationale de Venise.

1912 : Il participe au Salon d'Automne à Paris.

1914 : Voyage au Mexique.

1914-17 : De retour à Paris, il abandonne le style symboliste.

1919 : Il épouse Jeannette Ivanoff, joueuse de football, d'origine russe.

1921 : Il décline l'invitation que lui fait José Vasconcelos, Ministre de l'Éducation du Mexique, de décorer des bâtiments publics mexicains.

1921-26 : Se consacre à sa nouvelle passion : les thèmes sportifs – notamment footballistiques – et religieux. réalise des fresques dans de nombreuses églises et bâtiments français. Commence à exécuter les peintures de la commande de la Légation du Mexique à Paris.

1929 : Exposition individuelle à la célèbre Galerie Wildenstein à New York.

1935 : Le Gouvernement français lui remet la Légion d'Honneur. Il réalise plusieurs fresques à la "Maison du Café" de la Place de l'Opéra à Paris. Après avoir divorcé de sa première femme, il épouse en deuxième nocces Maria Louisa Gysy, de nationalité suisse, dont il a deux enfants : Clara et Fernando.

1936-40 : Poursuit son œuvre murale en France. Termine les fresques de l'Église des Etudiants de la Cité Internationale Universitaire de Paris.

1941-46 : Retour au Mexique où il réalise plusieurs œuvres de chevalet et de très nombreux portraits. Exécute la peinture murale des Laboratoires Abbot à Mexico et les grandes fresques de la cathédrale de Monterrey.

1946 : Il meurt, à Mexico, le 22 septembre, à 60 ans.

MEXIQUE : LA VIE POLITIQUE

Le Président

Salinas de Gortari

propose trois pactes nationaux :

pour la démocratie,

la reprise économique

et la justice sociale



Après avoir prêté serment de respect à la Constitution, le nouveau Président des Etats Unis du Mexique, M. Carlos Salinas de Gortari, a prononcé un discours devant le Congrès de l'Union, en présence des représentants de 65 pays parmi lesquels figuraient (pour la première fois dans les annales mexicaines) huit chefs d'Etats et de Gouvernements : les Présidents d'Argentine, de Colombie, de Cuba, du Guatemala, du Honduras, du Nicaragua et du Salvador, et le Premier Ministre de Belize. On remarquait également par les personnes présentes Mme Sarney, épouse du Président du Brésil et Georges Shultz secrétaire d'Etat nord-américain. Nous reproduisons ci-dessous des extraits du discours présidentiel :

"J'assume mes fonctions dans un moment complexe, entre l'espérance collective et le poids des sacrifices accumulés, entre la nécessité de construire pour l'avenir et l'urgence des réalisations immédiates."

Après avoir rendu hommage au Président sortant, M. Miguel de la Madrid "qui nous légue l'exemple irréprochable de ses vertus d'honorabilité, de tolérance, de courage et de sérénité", M. Salinas de Gortari poursuit en ces termes.

"La modernisation du Mexique est indispensable pour faire face aux besoins des 85 millions de Mexicains d'aujourd'hui, auxquels se joindront 10 millions d'autres au cours des six prochaines années : ils formulent tous les mêmes exigences : aliments services urbains, logements, éducation, et niveau de vie décent. Au cours de mon administration, neuf millions de jeunes entreront dans le système éducatif national. Un million de jeunes arriveront chaque année sur le marché du travail, exigeant un emploi convenable et un avenir assuré. Pour faire face à ces demandes, il importe de moderniser la politique, l'économie, la société.

La modernisation du Mexique est indispensable également parce que c'est seulement à ce prix que nous pourrions affirmer

notre souveraineté dans un monde où une révolution scientifique est en marche et où la plupart des Etats sont en voie de restructuration afin d'accroître leur dynamisme et leur capacité de gestion.

Notre chemin vers l'avenir passe par la modernisation nationaliste, démocratique et populaire.

De grandes forces sociales ont surgi. Et il est temps de reconnaître et d'encourager l'extraordinaire potentiel de l'initiative communautaire et de l'effort personnel. Aux approches du XXI^e siècle, l'Etat ne peut ni ne doit aspirer à être l'acteur unique. Son rôle est celui d'un guide, juste et efficace, dans la société démocratique, dont il doit libérer les formidables énergies.

Afin d'accomplir la modernisation du pays par la voie institutionnelle, légale et pacifique, je propose à mes compatriotes trois nouveaux pactes nationaux.

En premier lieu un pacte national pour le développement de notre vie démocratique.

Deuxièmement, un pacte national pour la reprise économique et la stabilité.

Troisièmement, un pacte national pour le relèvement du niveau de vie populaire.

Nous sommes en marche vers un nouvel équilibre de la vie politique. Ceci n'a pas

surgi le 6 juillet, mais s'est manifesté à cette date. Il y a un nouveau Mexique politique, une société nouvelle avec une nouvelle culture politique, qui exigent des formes d'expression renouvelées.

La réforme du code électoral

Face à cette réalité, mon gouvernement sera un gouvernement d'ouverture. Je propose un nouveau pacte politique afin de réformer les mécanismes électoraux, d'actualiser le régime des partis et de moderniser les pratiques politiques, en commençant par celles du gouvernement.

Le nouveau Code Fédéral Electoral qui introduisait des progrès réels, à néanmoins laissés insatisfaits les partis, et le PRI lui-même. En outre, des défaillances dans le mécanisme officiel de dépouillement du scrutin, défaillances qui n'ont pas été expliquées en temps voulu par les autorités compétentes, ont contribué à semer le doute, dans certains secteurs sociaux, sur les résultats des élections. Aussi suis-je décidé à promouvoir une révision du Code en vigueur, afin d'assurer une plus grande transparence électorale.



J'ai lancé aux partis politique une invitation au dialogue, je renouvelle ici mon invitation.

La dette : un fardeau inacceptable

Mais le seul changement politique serait insuffisant, si la démocratie se flétrissait dans la stagnation économique. Sans croissance, il n'est point de justice sociale. Pour cette raison, je vous propose la mise en marche d'une nouvelle stratégie de développement dans le cadre d'un pacte national pour la reprise économique et la stabilité.

L'investissement public sera la clé de la reprise, moins par son montant que par son orientation. Nous devons encourager les activités des particuliers et créer les conditions permettant au secteur privé de contribuer, comme le prescrit la Constitution, au développement national. L'investissement privé jouera lui aussi un rôle essentiel pour la reprise. Nous maintiendrons la souveraineté de la nation sur les produits énergétiques, mais les exportations non pétrolières constitueront un facteur primordial pour la croissance. Nous devons donner priorité absolue à la recherche scientifique et technologique et développer l'infrastructure du pays en modernisant le réseau routier, les chemins de fer, les télécommunications, les ports et l'aviation.

Mais la situation actuelle de la dette extérieure met obstacle à la reprise économique. Nous ne pourrions connaître à nouveau une croissance soutenue si nous continuons, comme nous l'avons fait jusqu'à ce moment à transférer chaque année vers l'étranger cinq pour cent du produit national. Cette situation est inacceptable et insoutenable. J'éviterai la confrontation. Mais je déclare solennellement que les intérêts des créanciers doivent passer après l'intérêt des Mexicains.

Je donne des instructions au Ministre des Finances pour qu'il engage immédiatement des négociations sur la dette extérieure, sur les bases suivantes : en premier lieu, il convient de diminuer les transferts nets de fonds vers l'étranger. Deuxième point : en ce qui concerne la dette historique, celle qui s'est accumulée jusqu'à ce jour, il faudra réduire son montant. Troisième point ; les ressources nouvelles qu'exige la croissance soutenue du Mexique devront être assurées pour une durée suffisante afin d'éviter les incertitudes que provoquent les négociations annuelles. Quatrième point : la valeur réelle de la dette devra diminuer au cours de la présente administration, de telle façon qu'elle représente un pourcentage de plus en plus faible du produit national de notre pays.

La politique mise en œuvre au cours de l'année 1989 sera une politique de transition, en raison des délais requis par le processus de renégociation de la dette extérieure. Nous pourrions alors ouvrir une nouvelle étape de reprise de la croissance en vue de créer les conditions permettant aux Mexicains de vivre décemment et non de survivre dans la pénurie.

Une politique économique cohérente et une concertation efficace ont permis de réduire l'inflation à des niveaux que nous n'avions pas connus depuis de longues années. En nous inspirant de l'heureuse expérience du pacte de solidarité, nous donnerons un caractère institutionnel à la concertation avec les secteurs sociaux. Nous l'érigerons en méthode permanente pour la définition de la politique économique, en créant, dans le cadre de la loi de planification, le Conseil National de Concertation Economique.

Les priorités sociales

Mais nous n'attendons pas la reprise économique pour mettre en marche une politique de justice et d'équité. Je propose à la nation la mise en œuvre immédiate d'un pacte national pour le relèvement du niveau de vie populaire. Pour la réalisation de ce pacte, nous canaliserons les ressources et les efforts vers quatre priorités sociales : l'éradication de la pauvreté extrême, la garantie de la sécurité publique, l'octroi de moyens d'actions suffisants aux services publics de base dans les divers Etats de la République et enfin le relèvement de la qualité de la vie dans la ville de Mexico.

L'objectif fondamental de la Révolution Mexicaine, c'est à dire la justice sociale, n'a pas été atteint. Nous mettrons immédiatement en marche dans les régions rurales et dans les zones urbaines de plus bas niveau de vie, et aussi en faveur des groupes indigènes, un programme national de solidarité sociale comportant de nouvelles formules d'action dans les domaines de l'alimentation, du logement populaire, de l'éducation, de l'électrification des communautés rurales, de l'adduction d'eau potable, de l'infrastructure, de l'agriculture et de l'élevage, de la santé et de la reforestation.

La tâche primordiale, essentielle d'un bon gouvernement est de garantir la sécurité des personnes, de leurs familles et de leurs biens. La population est fatiguée de l'immunité dont jouissent les délits, de l'arrogance de certaines autorités, de la non observation systématique de la loi par nombre de compatriotes. Nous réformerons les corps de police, nous reviserons sévèrement leurs structures afin d'assurer leur honnêteté et leur efficacité.

Nous nous attacherons par ailleurs à édifier dans les divers Etats de la République un réseau efficace de services publics décentralisés et modernisés dans les domaines de la commercialisation des denrées, de la santé, du logement et de l'environnement.

En ce qui concerne la capitale de la République, deux exigences se manifestent dans chaque immeuble, dans chaque famille, dans chaque centre de travail : plus de sécurité et moins de pollution. La capitale est en crise de santé et de sécurité. Les habitants du District Fédéral sont fatigués de vaines promesses. Ils ont clairement montré qu'ils en ont assez, qu'ils ne peuvent plus attendre, et ils ont raison. Je donne des instructions au Chef du Département du District Fédéral pour qu'il mette immédiatement en œuvre

des mesures efficaces contre la délinquance et la pollution.

Politique extérieure : des principes inaltérables

En matière de politique extérieure, nous continuerons à mettre en œuvre les principes inaltérables sur lesquels se fonde traditionnellement la diplomatie mexicaine. Nous nous efforcerons d'établir de nouveaux équilibres dans nos relations avec les Etats Unis, prin-



...Des principes inaltérables...
Le Ministre des Relations Extérieures
M. Fernando Solana Morales

ciatement en ce qui concerne les graves problèmes bilatéraux de la dette et du commerce, de la lutte contre le trafic de drogue et de la protection des droits humains et sociaux de nos travailleurs émigrés.

La similitude de nos difficultés et la nouvelle conjoncture mondiale nous dictent une vigoureuse politique de relation avec l'Amérique Latine en vue d'ouvrir une nouvelle étape d'intégration entre nos pays.

Nous consoliderons nos relations avec l'Europe occidentale en voie d'intégration dynamique. Nous rechercherons de nouveaux contacts avec les pays du bassin du Pacifique, en particulier avec le Japon.

*
**

Aujourd'hui l'unité nationale, plus nécessaire que jamais, est un impératif de survie collective. La préserver est l'objectif essentiel de mon gouvernement.

La nation nous demande de peupler l'avenir de réalisations dignes de celles de nos ancêtres. Sans méconnaître les risques d'une telle entreprise, je trouve, dans la situation actuelle, moins un motif de découragement qu'un aiguillon pour nos énergies". ■

La nouvelle réalité politique du Mexique

Les conséquences des élections du 6 juillet

• Mentor Tijerina Martinez (1)

Si l'on les examine du point de vue général de la démocratisation, les élections du 6 juillet peuvent être considérées comme la période charnière dans l'évolution du régime politique actuel ; le point de départ permettant d'élaborer une politique de transition à la démocratie.

Les élections du 6 juillet sont, sans aucun doute, les élections les plus disputées des derniers quarante ans, et, bien que le pourcentage des abstentions soit très élevé, on estime généralement que nombre de ceux qui ont voté sont allés aux urnes de façon plus spontanée, pour exprimer leurs convictions, ou leurs desiderata.

L'analyse des données fournies par les organimes électoraux, après certes, une vive controverse au sujet du système de comptage des voix, indique des transformations substantielles sur trois niveaux : un nouveau rapport des forces au niveau national ; une nouvelle répartition des voix au niveau régional ; et une présence élargie de l'opposition au sein de la Chambre des Députés et du Sénat.

Nouveau rapport des forces au niveau national

Sur un total de 38.074.926 inscrits, il y a eu, le 6 juillet, 19.145.012 votants ce qui équivaut à un taux de participation de 50,28 %.

Les résultats des élections présidentielles publiés par la Commission Fédérale Electorale, puis confirmés par le Collège Electoral de la Chambre des Députés, ont donné la majorité au candidat du Parti Revolutionnaire Institutionnel (PRI), M. Carlos Salinas de Gortari, qui fut déclaré président élu avec 50,74 % des voix. A la deuxième et troisième position, respectivement, nous

trouvons M. Cuauhtémoc Cárdenas Solorzano, candidat du Front Démocratique National (FDN) avec 31,06 % des suffrages et le candidat du Parti Action Nationale (PAN), M. Manuel J. Clouthier, qui a obtenu l'appui de 16,81 % des électeurs.

S'il est vrai que le PRI conserve toujours par une étroite marge la majorité absolue, ses résultats révèlent une importante perte d'électeurs. Le PRI semble avoir été durement touché par la crise économique et par les programmes d'austérité mis en place pour la surmonter. En 1976, par exemple, le candidat du PRI a été déclaré élu avec 92,27 % des voix. En 1982 le pourcentage de la majorité était descendu à 70,99 %, et n'atteignait que 50,74 % en 1988 (2). En nombre de voix obtenues au cours d'élections présidentielles, le PRI est passé de 16.748.005 suffrages en 1982, à 9.687.926 en 1988. Autrement dit, d'après

électeurs.

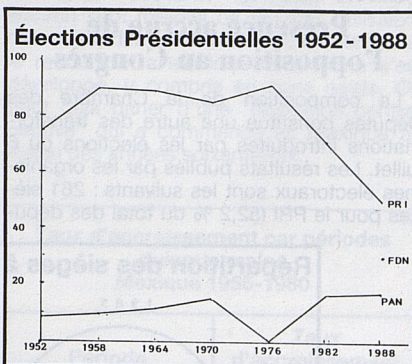
En ce qui concerne le PAN, malgré une perte en chiffres absolus par rapport à 1982 (3.298.584 voix contre 3.700.045 en 1982) ce parti est parvenu à augmenter son audience en pourcentage de 1,1 % (16,81 contre 15,68 en 1982) confortant de la sorte son statut de force politique à l'échelon national.

Nouvelle répartition des voix au niveau régional

La donnée la plus révélatrice de la géographie électorale est la perte par le PRI de certains Etats. Dans ce sens le PRI a cessé d'être un parti hégémonique au niveau national pour devenir un parti dominant en certains Etats et régions du pays (3).

Au cours des élections présidentielles, le PRI a obtenu la majorité absolue dans vingt quatre des trente deux entités politiques qui composent la fédération (31 Etats et le District Fédéral). Il a remporté la victoire par une majorité relative dans trois Etats ; le Colima (47,83 %), le Guanajuato (44,03 %), et le Jalisco (45,57 %). Le vainqueur a été le candidat du FDN dans 5 Etats : le Michoacan (68,8 %), le Morelos (57,7 %), l'Etat de Mexico (51,6 %), le District Fédéral (49,2) et la Basse Californie (37,2 %).

Une analyse des résultats par régions montre que le PRI a obtenu la majorité absolue en cinq des huit régions dans lesquelles on peut regrouper les Etats. Par contre il a enlevé les régions de l'occident



les chiffres officiels, il a perdu 42,15 % de ses électeurs en six ans.

Outre le rétrécissement de la marge de la majorité absolue du PRI, un des événements significatifs du 6 juillet est l'émergence de "l'effet Cárdenas", ce dernier ayant réussi, à la tête du FDN - coalition de partis de gauche et du centre gauche regroupant le Parti Authentique de la Révolution Mexicaine (PARM), le Parti Populaire Socialiste (PPS), le Parti Front Cardéniste pour la Reconstruction Nationale (PFCRN) et le Parti Mexicain Socialiste (PMS) - à évincer le parti de droite modérée, PAN de sa traditionnelle deuxième place sur l'échiquier politique au niveau national. Les progrès réalisés par le FDN comme catalyseur du mécontentement causé par la crise économique, est encore plus surprenant si l'on tient compte du fait que, se présentant pour la toute première fois à une élection présidentielle, il obtint le suffrage de 5.929.585

(1) Dr Mentor Tijerina - Licencié en Droit de l'Université de Nuevo León, Docteur es-sciences politiques de l'Université de Paris II. Actuellement chef du service administratif de l'Ambassade du Mexique à Paris.

(2) Pour apprécier correctement ces chiffres, il convient de rappeler qu'en juillet 1976, M. López Portillo était le seul candidat, puisque le PAN, adversaire traditionnel du PRI, avait renoncé à présenter un candidat. En revanche - et il convient de voir dans un changement si profond le résultat de la Réforme Politique adoptée sous le mandat de M. López Portillo - le successeur de ce dernier, M. Miguel de la Madrid, était aux prises, en juillet 1982, avec six candidats de l'opposition, représentant respectivement le PAN, le PSUM, le PDM, le PRT, le PST et le PSD. Candidat du PRI, M. de la Madrid était aussi soutenu par deux autres partis : le PPS (Parti Populaire Socialiste) et le PARM (Parti Authentique de la Révolution Mexicaine) deux petites formations qui, lors du dernier scrutin de juillet 1988, ont appuyé M. Cuauhtémoc Cárdenas Solorzano.

Les élections présidentielles 1952-1988

Année	PRI %	PAN %	FDN %*
1952	74.31	7.82	-
1958	90.43	9.42	-
1964	88.82	10.98	-
1970	84.12	13.96	-
1976	92.27	*	-
1982	70.99	15.68	-
1988	50.74	16.81	31.06

* N'a pas participé aux élections
Source : voir note n° 3.

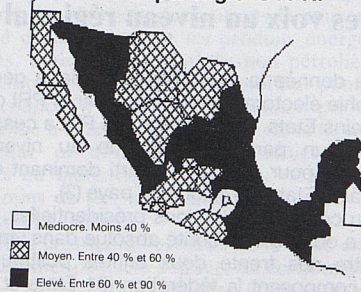
Résultats par régions

	Salinas	Cárdenas	Clouthier
Nord ouest ¹	502	20.3	25.4
Occident ²	38.2	34.9	21.5
Sud ³	65.9	27.2	04.0
Nord ⁴	62.4	12.4	22.3
Golfe ⁵	62.3	29.1	06.1
Sud Est ⁶	65.3	08.7	22.3
Centre ⁷	45.0	34.2	15.2
RMVM ⁸	26.7	50.4	21.1

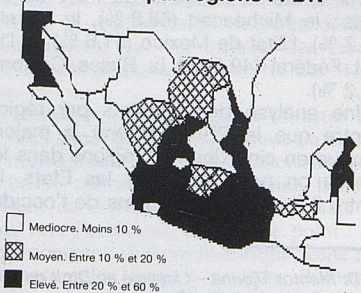
¹ Baja California, Baja California Sur, Sonora et Sinaloa. - ² Nayarit, Jalisco, Colima Michocán et Aguascalientes - ³ Guerrero, Oaxaca, Chiapas et Morelos - ⁴ Chihuahua, Coahuila, Nuevo León, Durango, Zacatecas et San Luis Potosí - ⁵ Tamaulipas, Veracruz et Tabasco - ⁶ Campeche, Yucatán et Quintana Roo - ⁷ Guanajuato, Querétaro, Hidalgo, Mexico, Puebla et Tlaxcala - ⁸ District Fédéral et certaines communes urbaines de l'Etat de Mexico.

Source : Commission Fédérale Electorale

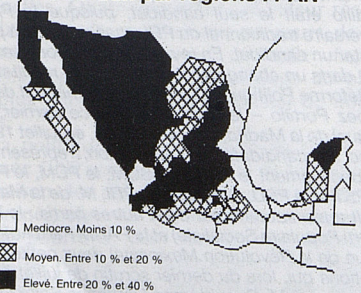
Le scrutin par régions : PRI



Le scrutin par régions : FDN



Le scrutin par régions : PAN



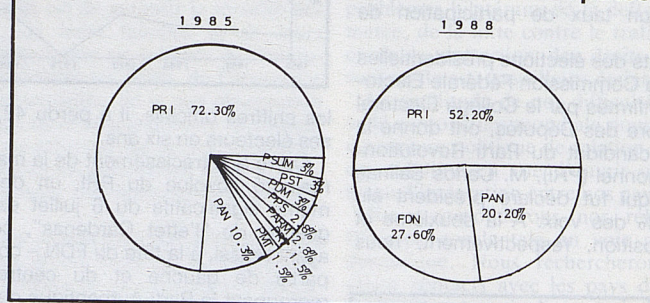
et du centre par une majorité relative et il a perdu la région métropolitaine de la ville de Mexico (4).

Le PRI a obtenu ses meilleurs pourcentages dans les régions du sud, sud est, nord, golfe et nord ouest du pays : Le FDN gagne surtout du terrain dans la région de l'agglomération de Mexico, celle de l'occident, centre, golfe, et nord ouest. Pour sa part le PAN obtient ses meilleurs résultats dans le nord est, le nord, le sud est, l'occident et à Mexico.

Présence accrue de l'opposition au Congrès

La composition de la Chambre des Députés constitue une autre des transformations introduites par les élections du 6 juillet. Les résultats publiés par les organismes électoraux sont les suivants : 261 sièges pour le PRI (52,2 % du total des dépu-

Répartition des sièges à la Chambre des Députés



tés), contre 239 pour l'opposition (47,8 %), dont 138 appartiennent au FDN (27.6 %) et 101 au PAN (20.2 %).

N'obtenant que 52.2 % des sièges dans la Chambre des députés le PRI perd, pour la première fois de son histoire, la faculté de faire approuver, par ses seules voix, les réformes constitutionnelles, pour lesquelles la constitution (Art. 135) exige, entre autres conditions, l'approbation des deux tiers de la totalité des membres présents des deux chambres réunies en Congrès de l'Union, soit 376 parlementaires, si l'on prend pour base de calcul la totalité des sièges des

deux assemblées. Tout en détenant la majorité dans les deux chambres le PRI ne dispose que de 321 législateurs.

La nouvelle composition de la Chambre de Députés introduit un meilleur équilibre entre le Législatif et l'Exécutif. Elle crée aussi une marge plus large de négociation entre l'opposition et le gouvernement.

En ce qui concerne le Sénat, l'innovation introduite par les élections consiste dans l'accès à cette chambre, pour la première fois dans l'histoire de ce régime politique, de quatre sénateurs appartenant à l'opposition : deux sénateurs pour Mexico et deux pour le Michoacan. La répartition des sièges au sein du Sénat a été par conséquent, de 60 sénateurs du PRI et 4 du FDN.

Comment peut-on interpréter les élections du 6 juillet ? La plupart des observateurs tendent à y voir un mandat national en faveur du changement et de la démocratisation du régime politique.

Les conditions objectives sont désormais réunies pour faire le pas définitif vers une "transition institutionnelle" : réaliser un ensemble de réformes traduisant le mandat des électeurs et garantissant, entre autres choses, mais comme condition fondamentale, la libre compétition électorale entre les adversaires politiques.

Cette transition institutionnelle pourrait prendre la forme d'un accord : proposé à partir du sommet par le nouveau gouvernement et accepté par les deux principales forces d'opposition.

La voie que doit prendre la transition a été confirmée par les électeurs le 6 juillet : elle passe par les élections et par une consolidation accrue du système des partis. Le calendrier et la dynamique de la transition devront prendre en considération la superposition des différentes échéances électorales - municipales, au niveau des

Etats, fédérales - dans l'ensemble du Mexique. Le moment, plus que jamais, exige que les acteurs politiques, aussi bien à l'intérieur du gouvernement que dans l'opposition, élaborent les stratégies appropriées pour garantir que la transition s'effectue dans la continuité, et de façon graduelle et pacifique. ■ Traduction Enriqué HETT

(3) Carlos Ramírez "Carlos Salinas Inaugurará el Ciclo de Presidentes de Minoría", en "El financiero" Mexico, D.F., 18 de julio 1988. p.p. 70-72.

(4) Colegio Nacional de Ciencias Políticas y Administración "Elecciones 1988 ¿Qué Pasó?" Mexico, Ed. Diana, p. 24.

Le Mexique offre un bon exemple de transition démographique, ce terme étant entendu dans le sens d'évolution conduisant "d'un régime ancien à forte mortalité et forte fécondité à un régime à faible mortalité et faible fécondité" (2).

La transition démographique au Mexique, qui n'est pas encore terminée – et ne le sera sans doute qu'après l'an 2000 – a débuté vers l'année 1930, époque où commence à se manifester une diminution de la mortalité, qui sera constante et rapide.

Jusqu'alors, les problèmes de population au Mexique s'étaient posés dans des termes très différents. La période révolutionnaire 1910-1920 a débouché sur une crise démographique pendant laquelle la population a diminué : on comptait 15 millions d'habitants en 1910 contre 14 millions en 1921.

Mais vers 1930 et surtout à partir de 1934, au début de la présidence de Lázaro Cárdenas, le Mexique est entré dans une phase de développement économique soutenu. Les réformes du système agraire et l'industrialisation sont allées de pair avec des améliorations dans les conditions de vie de la population. De nouvelles sources d'emploi se sont ouvertes jusque dans le secteur agricole, la croissance urbaine s'est accélérée. Les fortes croissances économique et démographique s'encourageaient mutuellement.

La première Loi Générale de Population de 1936 soutenait la croissance de la population, le peuplement du pays et les projets de colonisation.

Cette évolution, en créant un décalage important dans le temps entre la baisse de la mortalité et la baisse de la fécondité, a eu pour conséquence une très forte croissance naturelle. Des taux d'accroissement de plus de 3 % par an ont été enregistrés pendant vingt ans (1955-1975).

Dans les années soixante, cependant, des inquiétudes se sont manifestées. Le modèle économique s'essouffait, la croissance économique se ralentissait. La forte croissance démographique laissait prévoir plus de 100 millions d'habitants à partir de l'an 2000 et un afflux massif de jeunes sur le marché du travail. La fécondité demeurait élevée, de l'ordre de 7 enfants par femme vers 1965. Et ceci bien que le rajeunissement important dans la population ait fait baisser les taux bruts de natalité, alors même que la fécondité demeurait élevée ou augmentait, entre 1940 et 1970.

Société et Environnement

Les programmes de planification des naissances ont entraîné une baisse sensible de la croissance démographique

• Maria Eugenia Zavala de Cosío (1)

En 1973, une Nouvelle loi Générale de Population fut promulguée pour ralentir la croissance démographique, en particulier par une diminution de la natalité, et pour freiner la tendance à la concentration de la population dans les trois grandes métropoles, Mexico, Monterrey et Guadalajara, qui réunissaient à elles seules près du tiers de la population du pays.

Des programmes officiels de planification des naissances ont été mis au point pour informer les familles sur les méthodes contraceptives et leur fournir les moyens de les utiliser. Ces programmes ont maintenant une dizaine d'années et la baisse de la fécondité est impressionnante : elle a atteint 40 pour cent en quinze ans (de 7,4 enfant par femme en 1965 à 4,4 en 1980), dont plus de la moitié (21 pour cent) en cinq ans seulement (de 5,6 enfants par femme en 1976 à 4,4 en 1980). En 1986, environ sept millions de femmes utilisaient des méthodes contraceptives modernes et le recours à la stérilisation féminine s'est développé, y compris en zone rurale. On peut déjà parler d'une "révolution contraceptive" qui a commencé au Mexique au milieu des années soixante-dix.

mes régionaux. L'intégration de la population au développement se fera par des programmes locaux et par le biais de l'aménagement du territoire et de ses effets sur la création d'emplois.

Enfin, la baisse, déjà sensible de la fécondité tend à s'accroître dans la conjoncture économique actuelle de crise. La grande majorité des femmes désire limiter leurs naissances à cause de la réduction du niveau de vie de la population. Les programmes officiels de planification des naissances leur permettent d'avoir accès aux méthodes contraceptives modernes. L'effet des programmes de planification familiale est important dans des secteurs sociaux qui auraient des difficultés à s'informer ou à s'approvisionner si les programmes n'existaient pas (population rurale et population marginale des zones urbaines).

Mais la crise ne fait pas seulement baisser la fécondité. Elle ralentit aussi le progrès dans la lutte contre la mortalité, notamment contre la mortalité infantile. De plus, elle limite les créations d'emplois à une époque où arrivent sur le marché du travail les générations les plus nombreuses qui se soient jamais formées au Mexique (naissances de la période 1960-1970 de très forte fécondité).

Les effectifs de population projetés pour le XXI^e siècle tiennent compte du ralentissement de la croissance démographique. On estime la population à 130 millions en l'an 2030 alors qu'il y aurait eu à cette date 500 millions d'habitants si la fécondité s'était maintenue au niveau des années soixante-dix (3). Mais les problèmes économiques n'en sont pas résolus pour autant, et le progrès social marque singulièrement le pas, alors même que la population continue à croître sous la poussée des jeunes des générations nombreuses.

Période	Taux d'accroissement (pour cent)
1955-1960	3,26
1960-1965	3,37
1965-1970	3,39
1970-1975	3,35
1975-1980	2,96

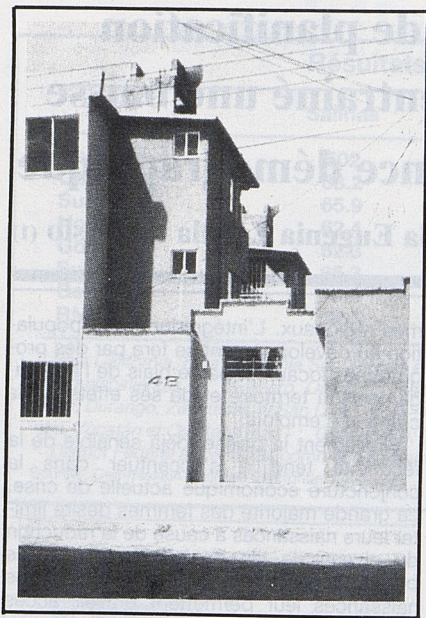
Source : SPP, CONAPO, CELADE : Mexico, estimaciones y proyecciones de población, 1950-2000, Mexico, 1983, tableau 4, p.11

Par contre, les programmes de redistribution spatiale de la population n'ont pas encore donné les résultats escomptés. De nombreuses variables interfèrent lorsque l'on intègre des objectifs démographiques à la planification du développement. La décentralisation des institutions chargées de la planification démographique vise à transférer les responsabilités à des organisa-

(1) Ces quelques pages sont empruntées à une thèse d'Etat présentée cette année à Paris, Université René Descartes/Sorbonne, sous le titre "Changements de fécondité au Mexique et politiques de population".

(2) Définition empruntée à Jean Claude Chesnais, dans "La transition démographique. Etapes, formes, implications économiques". Cahier N° 113 INED, Paris, Presses Universitaires de France, 1986. p. 491.

(3) U.S. Department of Commerce, Bureau of the Census. "La Famille de Deux Enfants et l'Accroissement de la Population : un Aperçu International", Washington, 1971, p.14.



• L'habitat populaire au Mexique

Une exposition sur la reconstruction de logements populaires à Mexico

L'insuffisance et la précarité des logements populaires – cette plaie des cités latino-américaine – touche particulièrement Mexico et les autres grandes villes du Mexique, affectées par un double phénomène de croissance démographique et de flux migratoires. Au cours des six dernières années, un million et demi de logements ont été construits dans l'ensemble du pays, avec des fonds publics. Mais le déficit accumulé n'a pu être rattrapé. La reconstruction des quartiers du centre de Mexico, partiellement détruits par le séisme de septembre 1985, montre ce qu'il est possible de faire non seulement pour répondre à la demande de logements, mais encore pour améliorer la qualité de l'habitat. Cette reconstruction exemplaire fut le thème d'une exposition organisée par le Consul Honoraire du Mexique à Toulouse M. Raymond de Saint Martin, et inaugurée le 22 septembre dernier. Nous publions ci-dessous des extraits de la préface du catalogue de cette exposition.

La ville de Mexico a été secouée le 19 septembre 1985 par un tremblement de terre, d'une intensité de 8.1 sur l'échelle de Richter et d'une durée de deux minutes.

Ce séisme – le plus puissant enregistré du Mexique – a entraîné la destruction de nombreux édifices, parmi lesquels figuraient : 36 bâtiments publics, 137 écoles, 8 centres hospitaliers, 38 cinémas et théâtres, 189 immeubles et maisons particulières, 3 centres sportifs, 5 marchés. A ce bilan, il convient d'ajouter 3 124 maisons et

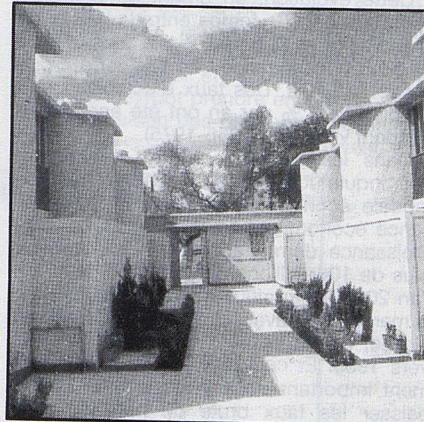
bâtiments divers gravement endommagés – nombre d'entre eux situés dans les quartiers pauvres du centre de la capitale – que durent être évacués.

Mexico, la plus grande ville du monde, venait de subir l'une des plus grandes tragédies de son histoire.

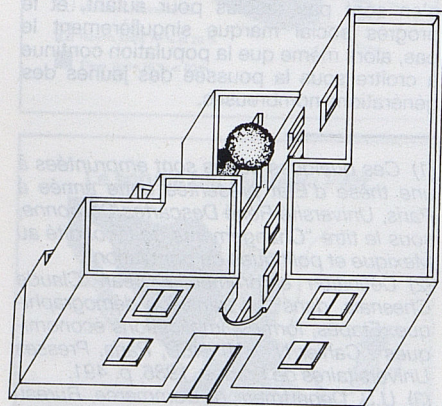
Au cours des jours suivants, il fut possible, grâce à l'effort conjoint du peuple, du Gouvernement et des secouristes étrangers, de sauver la vie de plus de trois mille personnes, mais il restait des dizaines de milliers de victimes qui, certes, n'avaient pas perdu la vie, mais qui avaient perdu leur foyer. Et il était nécessaire d'entreprendre sans retard la reconstruction.

Le 14 octobre 1985, quelques semaines après le tremblement de terre, fut créé, par décret présidentiel, la RHP, sigle qui désignait un organisme autonome : "Renovation de l'habitation populaire".

Les autres dates importantes de la reconstruction sont les suivantes : 1985 – le 1^{er} novembre, début de la construction de baraquements provisoires – le 3 décembre : les pouvoirs publics allouent un crédit de 21 milliards de pesos pour indemniser les propriétaires de terrains expropriés par le Gouvernement. 1986 – 7 avril : le Gouvernement Fédéral approuve un budget de deux cent milliards cinq cents millions de pesos pour la mise en œuvre du programme de RHP. – 13 mai : à la RHP se joignent une commission de la SEDUE (Ministère du Développement Urbain et de l'Ecologie), une commission du Départe-



Condominiums en double rangée.



Condominiums sur de petits lots.
En haut : maisons reconstruites
en bas : coupe schématique

ment du District Fédéral, et les représentants de 52 organisations d'aides aux sinistrés, ainsi que des groupes techniques d'appui, 8 Collèges et Chambres et 11 Fondations et Associations Civiles. – 30 juin : achèvement de la construction de 1 614 premiers logements. – 3 juillet : remise à leurs bénéficiaires des 212 premiers logements. – 15 novembre : début de la démolition des baraquements provisoires occupés jusqu'alors par les sinistrés. – 23 décembre : le Président Miguel de La Madrid inau-

L'ouragan "Gilbert"

Le témoignage de deux sauveteurs

L'ouragan "Gilbert", le plus violent du siècle, caractérisé par des vents de 260 kms/heure, a ravagé, du 14 au 23 septembre 1988 les Etats du sud-est du Mexique (Yucatán, Quintana Roo, Campeche), puis, poursuivant sa course vers le nord-est du pays, il a causé des dégâts considérables dans les Etats de Tamaulipas et Nuevo León. La revue "Nouvelles du Mexique" a pu recueillir le témoignage direct de deux sauveteurs. Le premier, le jeune mexicain Rafael López López appartient au groupe des "topos" de Tlatelolco, ces secouristes volontaires qui se sont portés au secours des sinistrés du grand séisme de Mexico, en septembre 1985, et qui, depuis lors, ont formé une association. L'autre, un Français, le sergent-chef des pompiers Pierre Bansard avait participé, lui aussi, au sauvetage des victimes du séisme de Mexico, en compagnie de son chien Rock, bien connu des Mexicains sous le nom de Roco", dont le flair avait permis alors de détecter nombre de blessés ou de cadavres ensevelis sous les décombres.

Journaliste – Rafael López López, vous faites parti d'un groupe de secouristes bénévoles ?

R.L.L. – Oui. A la suite du séisme de Mexico, en septembre 1985, nous avons formé la Brigade de secours de Topos de Tlatelol-

Habitat populaire (suite)

co. Les 36 membres de notre association civile, qui ont chacun leurs activités professionnelles, et qui participent à des tâches de sauvetage à leurs heures de loisir, ont reçu une formation de secourisme et de réanimation. Et maintenant nous appartenons à l'Association Internationale de Sauvetage. Nous avons participé à diverses actions, à San Salvador, lors du séisme de 1986, à Aguascalientes en mai 1987, puis à l'occasion de la chute d'un avion sur la route Mexico-Toluca. Au moment du passage de l'ouragan "Gilbert", nous avons d'abord été envoyés à Mérida, Yucatán, avec une mission spécifique. Il s'agissait de transporter vers la zone sinistrée, à demi inondée, mais qui manquait d'eau potable, une machine à purifier l'eau. Cet appareil, qui appartient au Ministère de la Santé, peut produire 1 937 litres d'eau potable par minute. Nous l'avons transporté à Mérida dans un avion prêté par PEMEX. Et, de là, nous l'avons amené, en hélicoptère, à l'île de Cozumel, qui se trouvait totalement isolée. Nous amenions également des vivres données par la Croix Rouge Mexicaine.

Journaliste – Nous avons lu, dans la presse mexicaine, que les précaution prises dans cette région, en particulier le retrait de la population vers l'intérieur, avaient permis d'éviter les pertes de vies humaines.

R.L.L. – C'est exact. Au cours de la randonnée que nous avons effectuée dans la zone sinistrée, à Mérida, Cancún, à l'île de Cozumel, et dans les îles "Mujeres", nous avons pu constater qu'il n'y avait, heureusement, pas de victimes humaines. Mais les dégâts sont énormes. En fait, nous avons très rapidement quitté cette région, pour nous rendre à Monterrey.

Journaliste – Et c'est là que vous avez retrouvé le sergent-chef Bansard, qui venait d'arriver de France avec le fidèle "Roco" ?

Sergent-chef Pierre Bansard – Ce n'est pas tout à fait exact. Je m'étais rendu tout d'abord à Ciudad Victoria, dans l'Etat de Tamaulipas. J'étais chargé d'une mission

co. Les 36 membres de notre association civile, qui ont chacun leurs activités professionnelles, et qui participent à des tâches de sauvetage à leurs heures de loisir, ont reçu une formation de secourisme et de réanimation. Et maintenant nous appartenons à l'Association Internationale de Sauvetage. Nous avons participé à diverses actions, à San Salvador, lors du séisme de 1986, à Aguascalientes en mai 1987, puis à l'occasion de la chute d'un avion sur la route Mexico-Toluca. Au moment du passage de l'ouragan "Gilbert", nous avons d'abord été envoyés à Mérida, Yucatán, avec une mission spécifique. Il s'agissait de transporter vers la zone sinistrée, à demi inondée, mais qui manquait d'eau potable, une machine à purifier l'eau. Cet appareil, qui appartient au Ministère de la Santé, peut produire 1 937 litres d'eau potable par minute. Nous l'avons transporté à Mérida dans un avion prêté par PEMEX. Et, de là, nous l'avons amené, en hélicoptère, à l'île de Cozumel, qui se trouvait totalement isolée. Nous amenions également des vivres données par la Croix Rouge Mexicaine.

Journaliste – Nous avons lu, dans la presse mexicaine, que les précaution prises dans cette région, en particulier le retrait de la population vers l'intérieur, avaient permis d'éviter les pertes de vies humaines.

R.L.L. – C'est exact. Au cours de la randonnée que nous avons effectuée dans la zone sinistrée, à Mérida, Cancún, à l'île de Cozumel, et dans les îles "Mujeres", nous avons pu constater qu'il n'y avait, heureusement, pas de victimes humaines. Mais les dégâts sont énormes. En fait, nous avons très rapidement quitté cette région, pour nous rendre à Monterrey.

Journaliste – Et c'est là que vous avez retrouvé le sergent-chef Bansard, qui venait d'arriver de France avec le fidèle "Roco" ?

Sergent-chef Pierre Bansard – Ce n'est pas tout à fait exact. Je m'étais rendu tout d'abord à Ciudad Victoria, dans l'Etat de Tamaulipas. J'étais chargé d'une mission

par la Fédération Internationale de sauvetage. Il s'agissait de faire le bilan des besoins, particulièrement en ce qui concerne les médicaments, et de savoir quel type d'aide on pouvait faire parvenir de France. J'ai été vraiment frappé de l'ampleur et de l'efficacité des mesures prises par le gouverneur, un homme jeune, qui avait formé une cellule de crise, dont il dirigeait les activités. La tâche, dans cette région, était d'autant plus difficile que tous les ponts avaient été emportés par les crues provoquées par l'ouragan. Deux jours à peine après notre arrivée, nous avons reçu un telex du gouverneur de Nuevo León, nous demandant de nous rendre d'urgence à Monterrey, avec le chien, pour participer au recherche dans le rio Catalina.

Journaliste – N'est ce pas lorsque quatre autobus qui tentaient de franchir un pont, ont été emportés par la crue du rio Catalina ?

P.B. – Oui, c'est exact. Les passagers ont été précipités dans le fleuve. J'ai participé aux recherches avec "Rock". Les sauveteurs ont retrouvé des corps jusqu'à 32 kms de distance du pont. Certains étaient dans un état horrible. Mais les passagers des cars n'ont pas été les seules victimes. L'ouragan, dans cette région, a provoqué un phénomène inattendu : il a libéré les réserves d'eau qui se trouvaient dans la montagne, et qui ont déferlé, balayant tout sur leur passage : des ponts, des maisons, des terrains de football, des installations sportives. Le rio Catalina, qui est une petite rivière, très étroite, à peine plus large qu'un ruisseau, était devenu plus large que la Seine.

Journaliste – Avez-vous une idée du nombre des victimes dans cette région ?

P.B. – Non. Je ne saurais préciser. Une partie des gens ont pu se sauver. Mais on en a retrouvé d'autres morts au volant de leurs autos couvertes de boue. Ils avaient tenté d'utiliser les voies sur berge. Quatre policiers du groupe de sauvetage "Cobra" avaient péri noyés en tentant de porter secours à ces automobilistes. Pour ma part, je me suis porté avec d'autres groupes de sauveteurs, en aval du Rio Catalina. Et je puis vous dire qu'à une distance de 52 kms de Monterrey, nous avons retrouvé 82 corps. Au bout de trois jours, nous ne pouvions plus rien faire d'utile dans cette zone. et nous avons regagné Monterrey. Le jour suivant, nous avons été appelés à participer aux travaux de sauvetage des habitants d'un immeuble de six étages qui s'était effondré. Nous avons travaillé trois jours et nous avons réussi à sauver trois personnes. Malheureusement nous avons aussi retiré des décombres six cadavres, dont celui d'une petite fille. Depuis de longues heures, nous tentions de parvenir jusqu'elle. Lorsque nous y sommes arrivés, elle était morte depuis peu. Vous imaginez notre déception, notre peine.

Journaliste – Nous l'imaginons d'autant mieux que nous connaissons votre cœur, votre dévouement. Dévouement qui vous a d'ailleurs valu une décoration et les remerciements du Président de la République. Notre pays vous doit beaucoup. A vous, et à "Roco".

Ecologie et parcs naturels au Mexique

● Dr Enrique Riva Palacio (1)

Nous possédons, au Mexique, de vastes étendues de grande beauté. Certaines d'entre elles, uniques au monde, abritent des spécimens de la flore et de la faune sylvestre actuellement en voie de disparition.

Le concept de défense du patrimoine naturel est relativement ancien, dans le monde, puisque, dès 1549, les habitants du canton de Glarus, en Suisse, décidèrent de préserver pour toujours la forêt de Schwanden, renommée pour sa beauté. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour voir la France et les Etats-Unis prendre des mesures pour préserver respectivement le bois de Fontainebleau (1853) et le parc naturel de Yellowstone (1872). En 1980, l'organisation des Nations Unis comptait, dans le monde, 1352 zones protégées, parmi lesquelles il convient de citer les cinq plus étendues : le Nord-Est du Groenland (70 millions d'hectares), la grande réserve Kalahari, au Botswana, celle d'Ovadi Rime Ovadi Achim, au Tchad (4 892 000 hectares), le Parc National Buffalo, au Canada (4 480 700 hectares) et la zone de Salonga, au Zaïre, (3 656 000 hectares).

Au Mexique aussi la préoccupation écologique compte d'éminents précurseurs, puisque, dès 1876, le Président Lerdo de Tejada expropria 1960 hectares pour créer, au sud-est de la ville de Mexico, le parc national Désert des Lions qui, malheureusement, a été victime de la pollution et de la poussée démographique. Le Plan sexenal du Président Lázaro Cárdenas, en 1934, soulignait l'importance des parcs naturels et en créait 39. On en compte actuellement 49, totalisant une superficie de 740 000 hectares. Certains d'entre eux ayant été partiellement détériorés ou affectés par des problèmes de sur-exploitation ou d'occupation des terrains, on estime aujourd'hui que, seuls répondent aux critères de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature, quatorze parcs nationaux : l'Izta-Popo, les grottes de Cacahuamilpa, le Chico, le Cofre de Perote, le "Libérateur Miguel Hidalgo", le parc "Constitution de 1857", le parc Bosencheve Pic d'Orizaba, le Zoquiapan, la Malinche, les lagunes de Zempoala, Montebello et les lagunes de Chamahua, le parc "Libérateur Morelos" et la zone de Zian-Kan, dans l'Etat de Quintana Roo.

Il convient de citer également certains parcs régionaux dépendant des gouvernements des Etats. Parmi ces parcs naturels

de moindre étendue, mais présentant parfois d'intéressantes variétés, nous mentionnerons, dans l'Etat de Mexico, ceux de Zacango, Sierra Morelos, Ceremonial Mazahua, l'île des Oiseaux, et la Sierra de Guadalupe. Dans l'Etat de Durango, le parc de la Michilia ; en Basse Californie, celui de San Pedro martyr.

Par ailleurs, divers décrets de l'Exécutif ont créé des zones de réserve et des refuges pour la faune. Se trouvent ainsi protégées l'île Contoy, dans la mer des Caraïbes, les îles Tiburon et Rasa, la baie Scamonn, sur le littoral du Pacifique de la Péninsule californienne, diverses îles du Golfe de Californie, la rivière Lagartos, Tizimin, les rivières Calestum et Calkini, la Primavera et l'île Guadalupe. Citons aussi le quadrant formé par Cancun, Cozumel, Nizuc et les îles Mujeres qui abritent, entre leurs récifs, un merveilleux écosystème.

On trouve au Mexique des sites d'une haute valeur scientifique, véritables laboratoires vivants, qui doivent être protégés à tout prix. Dans ce cas figure la lagune Ojo de Liebre, sur le littoral du Pacifique de la Californie, l'un de deux seuls lieux du monde où diverses espèces de baleines se retrouvent pour célébrer les rites éternels de la reproduction. De grand intérêt écologique est également le Bois de Cirios, à Guerrero negro, Basse Californie, où l'on trouve l'*Idria Columnaris*, une espèce de cactacées unique au monde. Citons aussi le désert d'Arizona-Sonora, en raison de la faune et de la flore de son écosystème, ainsi que la forêt Lacandona, malheureusement dévastée à 60 % au cours des dix dernières années, qui abrite une faune unique et une flore d'importance primordiale pour la pharmacopée.

Dans les forêts du Michoacan arrivent chaque année des millions de papillons *Monarque* de l'espèce *Danaus plexippus*, classée par Linné, et qui émigrent depuis les lointaines forêts du Canada en un périple biologique encore mal connu de la science. Il convient de mentionner enfin la zone de Cuatro Ciénegas, dans l'Etat de Coahuila, qui, ayant été, du fait de l'évolution de notre géologie, isolée de l'environnement pendant quatre-vingt dix millions d'années, présente, non seulement des espèces et des genres, mais des familles entières uniques au monde. On trouve là quinze espèces de poissons endémiques et dix-neuf gasteropodes uniques. Ainsi, cette contrée, peu étudiée, est considérée, dans le monde scientifique, comme plus importante que les îles Galapagos.

Le Mexique est signataire de la Convention pour la protection de la Faune, de la

Flore et des beautés du paysage en Amérique, signée à Washington en 1940, et de nombre d'autres accords internationaux. Il a participé à la Conférence Internationale de la Nature, réunie à Banff en 1947, et à la Conférence Plénipotentielle au cours de laquelle fut élaboré un accord international pour la protection et le commerce de certaines espèces de la flore et de la faune sylvestres. Ce texte, signé en 1973, a été révisé postérieurement. Malheureusement, au Mexique comme dans le monde entier, le concept contemporain de progrès humain est fondé sur des valeurs matérielles. Et peu de personnes sont pleinement conscientes de l'urgente nécessité de prévenir la destruction de la vie sylvestre.

La pression urbaine, l'industrie, le tourisme, les substances agro-chimiques et la pollution mettent en péril le milieu naturel.

Sur 300 000 espèces que compte le monde végétal, on estime que 20 000 sont actuellement menacées de disparition, avec leurs propriétés connues ou encore insoupçonnées. Imaginons la perte qu'aurait constitué pour l'Humanité la disparition de la digitale avant que ne soient connues ses propriétés bénéfiques pour notre cœur. Et si la pénicilline avait disparu avant la découverte des antibiotiques, et la chinchona avant la découverte de la quinine et son utilisation contre le paludisme ? La pharmacopée précolombienne, presque disparue de nos jours, se fondait principalement sur les plantes médicinales que les Aztèques et les autres tribus savaient cultiver et utiliser. Et l'on estime aujourd'hui que l'on pourrait extraire des plantes plus de 5 000 nouveaux alcaloïdes, présentant des chances de guérison pour le cancer.

Malheureusement la faune n'est pas moins menacée que les espèces végétales. En dépit de la protection officielle, des contrebandiers tuent en grand nombre des mammifères déjà en voie de disparition. Les cas de l'éléphant et du rhinocéros d'Afrique sont bien connus. Il faudrait aussi attirer l'attention sur le mouton sauvage et les cerfs du Mexique.

Il faudrait montrer à l'*Homo sapiens* de notre fin de XX^e siècle le danger de son attitude irresponsable. Il faudrait lui rappeler la loi écologique de l'interdépendance, selon laquelle aucun organisme n'est inutile sur notre terre. Tous dépendent les uns des autres et jouent un rôle important dans l'écologie générale de la planète. Chaque espèce de plante ou d'animal constitue un type unique qui ne saurait être ni remplacé ni recréé, et qui risque de se perdre irrémédiablement. ■

(1) Actuellement Directeur de la Maison du Mexique à la Cité universitaire de Paris.



Un plateau parsemé de taches rouges d'amapolas

Soldat d'infanterie Efrain Hernández Ramos, soldat du train Amado Cruz González, sapeur Valentin Guzmán ; trois noms en tête d'une liste. Trois hommes morts, sur une liste de 82 tués, suivie d'une plus longue liste de 276 officiers, sous-officiers, soldats blessés au cours d'opérations contre la mafia internationale de la drogue.

Cette lutte, dirigée par le Ministère de la Défense, en application des directives du Président de la République, ne s'apparente aucunement à une simple opération de police. C'est la guerre. La vraie guerre, avec ses surprises et ses risques. Face à un ennemi qui se défend et qui attaque. Un ennemi qui grâce aux immenses profits du trafic, dispose de plantations et de pistes d'envol dans les montagnes et les forêts, d'avionnettes, d'automobiles, et d'armes légères en quantité. Au cours des diverses opérations réalisées entre 1980 et la fin de l'année 1987, l'armée n'a pas saisi moins de 104 avions et avionnettes, 3 693 véhicules et 37 306 armes à feu.

Face à ce défi, l'armée doit se doter de puissants moyens : avions, hélicoptères, camions, armement et équipements sophistiqués. Les effectifs en campagne s'élèvent en permanence à 25 000 hommes, sans compter les milices paysannes auxiliaires ("corps de défense rurale") qui jouent surtout un rôle de surveillance et de renseignement. Sur la base d'informations reçues, de véritables réunions d'état-major élaborent les plans des opérations, qui en sept ans ont permis de saisir près de 12 mille tonnes de marijuana et de détruire 441 118 plantations de pavots d'une superficie totale de 38 459 hectares et 277 641 plantations de marijuana totalisant une superficie de 40 396 hectares. Sans parler de 5 000 tonnes de cocaïne en transit saisies et incinérées.

L'action revêt les formes les plus diverses. Un camion arrêté à l'intersection de

La guerre de la drogue

Deux cent cinquante huit militaires tués ou blessés dans la lutte contre les trafiquants internationaux

deux routes. Des soldats en petite tenue de campagne font les cent pas. Avant d'atteindre le croisement des routes, les automobilistes ont vu un écriteau : "Ralentissez. Poste de révision à 300 mètres". Tous les véhicules sont lentement, soigneusement fouillés par les militaires.

Dans une autre région, un hélicoptère de reconnaissance a signalé une piste d'envol clandestine, un campement suspect. Quelques heures plus tard, un grand hélicoptère se pose dans un champ. Des militaires sautent prestement de l'appareil. S'il faut mettre en œuvre des forces plus importantes, elles sont acheminées par la route. Le convoi s'arrête au bout d'une piste, au pied d'une colline boisée. Les camions ne peuvent aller plus loin. Les hommes casqués, fusil à la main s'enfoncent au plus touffu du feuillage et débouchent quelques centaines de mètres plus loin sur un plateau parsemé de taches rouges d'amapolas (coquelicots, pavots).

Des exemples : Aux derniers jours de l'année 1984, un détachement agissant dans le cadre du plan "Canador" surprit près du village "El Pueblito" (Etat de Chiuhahua, proche de la frontière nord-américaine) un dépôt clandestin contenant 3 000 tonnes de marijuana. Dans des baraquements primitifs s'entassaient 4 000 travailleurs mexicains, originaires d'autres

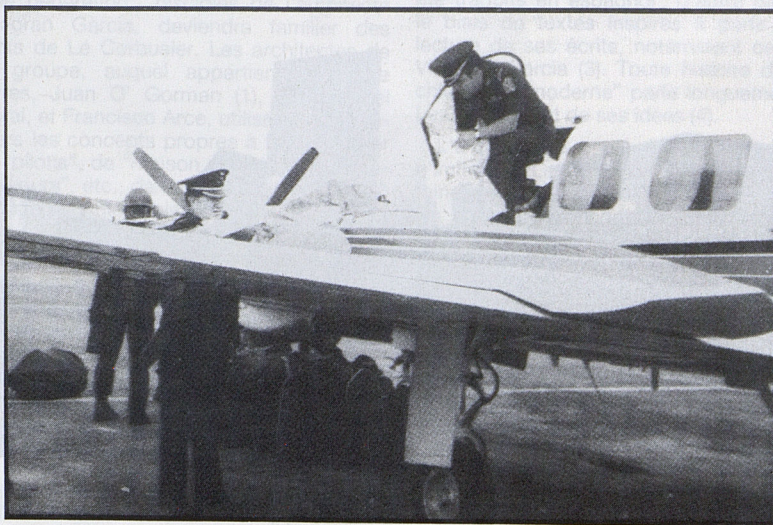
régions, qui n'avaient pas le droit de sortir du camp.

Le 24 mai 1985, des éléments du 17^e bataillon d'infanterie interceptent, sur l'aéroport de Villahermosa (Tabasco), une avionnette suspecte. A bord, deux hommes – un colombien et un nord-américain – et 8 grands sacs contenant 229 kilos de cocaïne.

Belle prise également – 37 000 kilos de marijuana – le 10 novembre 1985, dans le ranch "Las Cruces", commune de San Miguel Chimalapa, (Etat de Oaxaca). Mais cette fois les truands surpris se défendent avec acharnement. Les soldats de la 29^e zone militaire devront livrer un véritable combat.

En dépit de ces risques et des désillusions, l'armée poursuit sa lutte, prolongée et renouvelée sans cesse par la demande toute proche – de l'autre côté de la frontière nord-américaine – du plus grand foyer mondial de consommation et de trafic de drogue. Officiers et soldats continuent à saisir et à brûler les "énervants" avec une opiniâtreté méthodique qui semble s'inspirer des vers de Calderon de la Barca gravés au mur d'une salle d'exposition et de conférence au Ministère de la Défense, à Mexico :

Ici l'obéissance est le plus bel exploit



Des éléments du 17^e bataillon d'infanterie interceptent sur l'aéroport de Villahermosa une avionnette suspecte.

Le prolongement mexicain de l'esthétique de Le Corbusier

• Juan Barragan Villareal

Le Corbusier n'a jamais construit au Mexique, peut-être n'y est-il même jamais allé : pourtant, pour qui connaît un peu son architecture, ainsi que l'architecture contemporaine du Mexique, certaines ressemblances semblent s'imposer, qui vont, souvent, au-delà du simple hasard.

En effet, l'architecture contemporaine mexicaine, avec toute son originalité et sa puissance esthétique, doit beaucoup à Le Corbusier, source conceptuelle et référence légitimatrice : par ailleurs, les architectes mexicains ont su exploiter les possibilités de l'esthétique de Le Corbusier au-delà de l'œuvre propre du maître, constituant ainsi, en quelque sorte, un prolongement de son esthétique.

Un milieu favorable

L'importance de la figure de Le Corbusier dans l'architecture mexicaine peut s'expliquer en faisant appel à l'histoire.

Rappelons tout d'abord que, au Mexique, comme dans beaucoup d'autres démocraties latino-américaines, le modèle culturel français a joué, tout au long du XIX siècle, le rôle de référence dans sa lutte pour l'établissement d'une véritable République.

En plus des idées politiques, la mode, l'architecture, voire la cuisine française ont toujours été particulièrement appréciées par les élites intellectuelles mexicaines. "El paseo de la Reforma" à Mexico a été dessiné suivant le modèle des "Champs Elysées" de Paris : el "Palacio de Bellas Artes", également à Mexico, suit les concepts architecturaux "à la mode", à la fin du XIX siècle, aux Beaux Arts de Paris. Ainsi le monde culturel mexicain a-t-il toujours suivi avec beaucoup d'attention l'évolution des tendances esthétiques françaises.

Il n'est donc pas anormal que les architectes mexicains aient suivi depuis leurs débuts les débats qui opposaient les architectes "modernes" (Mallet Stevens, Lurcat,

et surtout Le Corbusier) aux architectes de l'Académie des Beaux Arts, entre 1920 et 1930 : le discours des "modernes" a séduit certains d'entre eux.

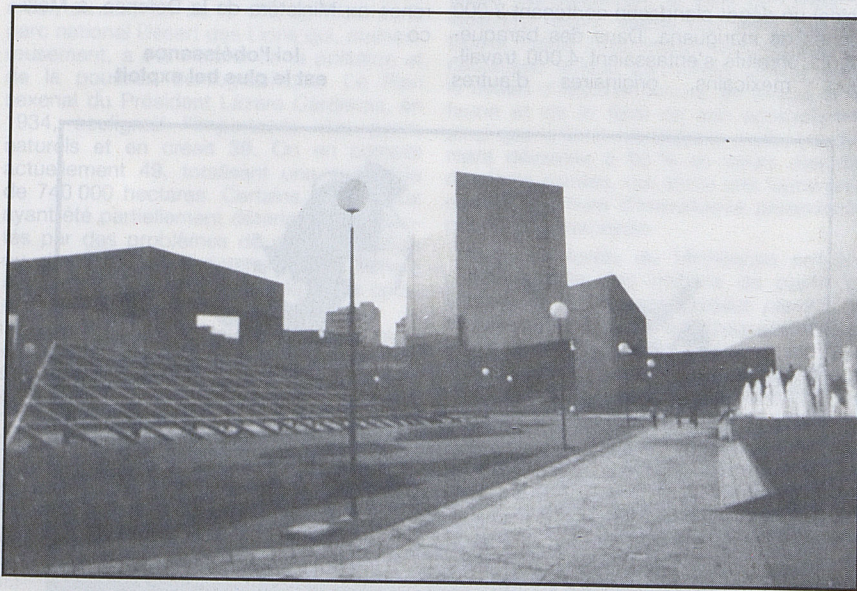
D'autre part, nous devons mentionner une raison plus conjoncturelle. En 1917, la Révolution triomphe au Mexique, et avec elle les idéaux égalitaires et de justice sociale. Dès lors, l'Etat mexicain va procurer au pays l'infrastructure nécessaire à l'accomplissement de ces idéaux : hôpitaux, écoles, logement social, autant de mots charnière entre les besoins d'un pays alors fortement sous équipé et les préoccupations des architectes "modernes".

Par ailleurs, nous devons ajouter que Le Corbusier et les architectes "modernes" se sont attachés à théoriser l'esthétique des matériaux de construction nouveaux, dont le béton armé. Or, ce matériau a connu, dans la première partie du siècle, une extension mondiale sans précédent. Au Mexique, la construction en béton armé se développe à une grande vitesse : dès 1925, la production de ciment mexicain était capable de répondre à la demande interne alors en pleine expansion, et celle-ci ne cessera de s'accroître jusqu'à nos jours. L'esthétique de Le Corbusier relative au béton armé y a trouvé un champ d'expression exceptionnel.

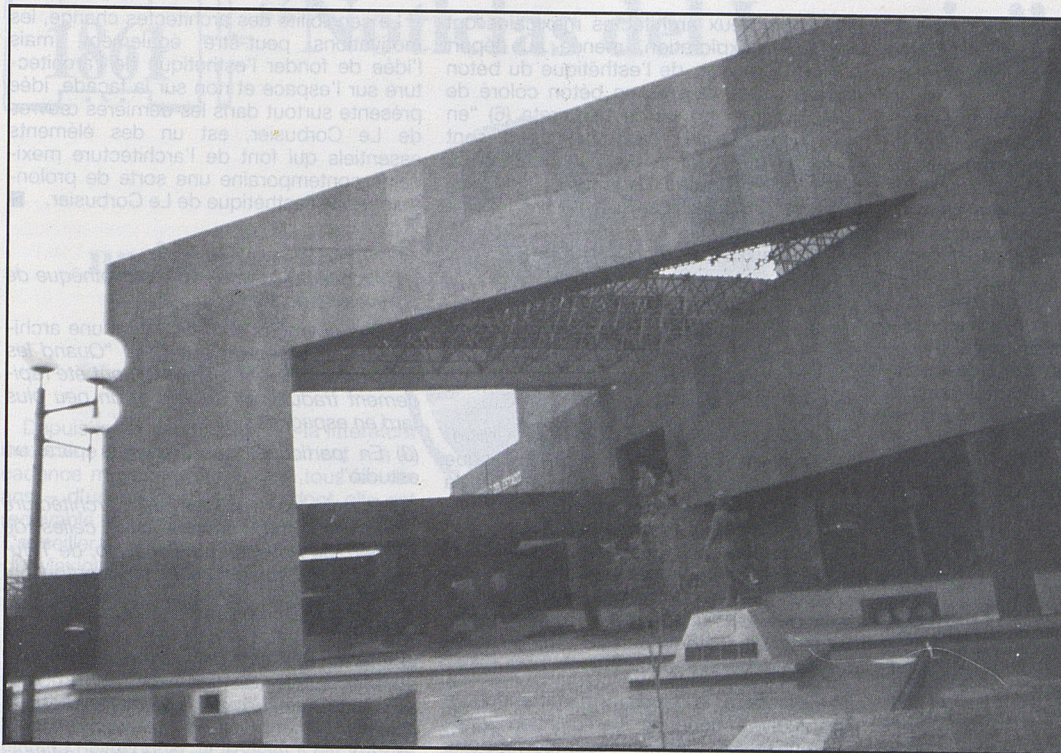
Demeure enfin, une autre raison qui expliquerait pourquoi l'esthétique de Le Corbusier, fortement combattue en Europe, a été en revanche relativement bien accueillie au Mexique. Bien que l'architecture monumentale mexicaine, civile et religieuse, ait été extrêmement ornementale, l'habitation mexicaine, depuis le Palais jusqu'à la hutte paysanne, était, elle, plutôt sobre en façade. Certes, les façades résidentielles sculptées existaient, mais, sauf exception, l'ornement n'apparaissait qu'au niveau des détails. Dans ces conditions, l'idée d'une architecture lisse, fondée sur les rapports entre les volumes, sur le jeu de l'ombre et de la lumière, du vide et du plein, ne choquait personne au Mexique : l'esthétique de Le Corbusier y rencontrait des échos.

De plus, certains éléments constructifs mis en avant par Le Corbusier, notamment le "toit terrasse", étaient courants au Mexique depuis l'époque coloniale ; certains archéologues avancent même qu'il existait déjà avant la conquête espagnole...

L'esthétique de Le Corbusier, jusqu'à un certain point peu osée par rapport à la



La macroplaza de Monterrey.
A gauche : le théâtre en plein air.
Au fond : l'édifice de l'Infonavit.
Conception d'ensemble de l'architecte Bulnes.



L'articulation verticale-horizontale d'espace, les rapports intérieur-extérieur, la forme des murs, la disposition des colonnes, le son, la verdure, tous ces éléments de l'architecture mexicaine correspondent bien aux préoccupations de le Corbusier. Un autre aspect de la macro-plaza de Monterrey.

construction courante au Mexique, a joué, pourtant, un rôle très important : celui de légitimateur du statut d'architecture de formes constructives jusqu'alors considérées comme "ordinaires".

Les exigences de l'urbanisme moderne au Mexique

La construction "moderne" pénètre au Mexique dès le début des années 1930. Trois tendances principales se manifestent à cette époque : d'abord la construction d'immeubles de bureaux à grande hauteur selon le modèle nord-américain, ensuite les édifices officiels de l'Etat, suivant le style constructiviste soviétique, enfin un certain nombre de projets d'écoles, d'hôpitaux et de logements sociaux suivant les concepts de l'architecture rationaliste européenne.

Par la suite, l'architecture rationaliste européenne a dépassé quantitativement les autres modèles : la raison en est assez simple : le processus d'industrialisation du pays est accompagné d'une croissance urbaine explosive, les besoins de logements ainsi que d'infrastructures scolaires et hospitalières augmentent parallèlement : faire face à ces besoins devient une priorité nationale.

Or parmi les architectes du rationalisme européen, le rôle de Le Corbusier est bien connu : d'une part, sa puissance inventive

faisait de lui la référence par excellence dans tous les débats : d'autre part, son œuvre théorique, par sa dimension et sa cohérence, le désignait comme passage obligé pour toute réflexion sur l'architecture et l'urbanisme modernes.

C'est ainsi que, dès les années 1930, un groupe d'architectes mexicains de la "nouvelle génération", disciples de l'architecte Villagran Garcia, deviendra familier des écrits de Le Corbusier. Les architectes de ce groupe, auquel appartiennent, entre autres, Juan O' Gorman (1), Enrique del Moral, et Francisco Arce, utiliseront les premiers les concepts propres à Le Corbusier de "pilotis", de "maison domino", de "volumes purs", etc., dans leurs projets d'écoles et de logements sociaux.

Quelques années plus tard, au milieu des années 1940, les œuvres de Le Corbusier et des architectes rationalistes européens recevront un soutien institutionnel sans précédent, tel l'ouverture de plusieurs écoles d'architecture dans des villes en pleine croissance, comme Monterrey et Guadalajara, par des architectes appartenant en ligne directe au mouvement "moderne" introduit au Mexique par Villagran Garcia. Le nombre d'écoles d'architecture augmente parallèlement aux exigences de l'urbanisation du pays : l'enseignement de l'architecture au Mexique est foncièrement "moderne" et dans la ligne directe de Le Corbusier.

Synthèse et prolongation d'une esthétique

Le Corbusier, modèle pour l'architecture moderne mexicaine, l'est avant tout à travers l'écriture. D'une part à travers ses propres écrits (2), parmi lesquels plusieurs ont été traduits en espagnol : d'autre part par le biais de textes inspirés à partir de la lecture de ses écrits, notamment ceux de Villagran Garcia (3). Toute histoire de l'architecture "moderne" parle longuement de Le Corbusier et de ses idées (4).

L'architecture contemporaine mexicaine n'imité pas Le Corbusier, elle partage certaines de ses idées. Au fur et à mesure que les architectes modernes mexicains atteignent une certaine maturité, leur architecture a acquis une forte personnalité.

La forme pure et la couleur

L'idée de la beauté des formes pures, défendue par Le Corbusier, a été rapidement intégrée à l'esthétique des architectes "modernes" mexicains. Cependant, parallèlement au développement de l'architecture moderne au Mexique, le mouvement muraliste mexicain, caractérisé aussi par sa dimension sociale, attire l'attention des architectes ; de la conjonction de ces deux mouvements sortiront des œuvres d'archi-

teure d'une grande qualité, comme la bibliothèque de l'Université de Mexico ou la façade de l'Institut Technologique de Monterrey.

La préoccupation de la couleur ne s'apprécie pas uniquement à travers ces exemples de compromis entre la forme pure et le muralisme. L'architecture contemporaine mexicaine a toute une filière d'amateurs de la couleur. Pour tous ces architectes, les nom de Le Corbusier et de Luis Barragan représentent les deux références essentielles. Du premier ils retiennent la pureté de la forme et l'esthétique de l'ombre et de la lumière, du deuxième l'utilisation de la couleur populaire mexicaine et l'idée de l'architecture comme objet de contemplation, de l'espace architectural comme espace de méditation.

L'esthétique du béton armé

Nous l'avons dit, la construction en béton armé se développe au Mexique à une très grande vitesse. L'architecture "moderne" mexicaine est avant tout une architecture en béton ; Le Corbusier, grand défenseur de l'esthétique du béton apparent, est ainsi à nouveau la référence obligée : les immeubles de Chandigarh, le couvent de La Tourette, la Chapelle de Ronchamps, autant d'œuvres où le Corbusier a su exprimer sa foi dans la beauté de ce matériau.

Il faut dire que l'architecture en béton apparent n'a pas, au Mexique, la mauvaise image qu'elle a acquise en Europe. Lorsqu'elle est bonne, cette architecture est admirée ; lorsqu'elle est mauvaise, elle est rejetée.

De nombreux architectes mexicains ont poursuivi l'exploration, menée au départ par Le Corbusier, de l'esthétique du béton apparent. Les œuvres en béton coloré de Luis Barragan (5) ou de Legorreta (6) "en sont un exemple : mais beaucoup sont ceux qui préfèrent la couleur naturelle du béton, tels l'équipe Zabloudosky-Gonzalez de Leon" (7) ou Bulnes (8).

L'esthétique de l'espace

L'œuvre de Le Corbusier est aussi à l'origine d'une autre ligne de recherche formelle très riche dans l'architecture contemporaine mexicaine, celle de l'esthétique de l'espace architectural.

Cet aspect de l'architecture de Le Corbusier passe assez inaperçu à notre époque où le "façadisme" retient l'attention de la plupart des architectes européens. Pourtant, Le Corbusier pour sa part s'appliquait autant au plan qu'à la façade : et son travail sur le plan ne se limitait pas uniquement à la solution des contraintes fonctionnelles, mais prouvait une véritable recherche de l'expérience esthétique de l'homme se déplaçant dans l'espace.

Le parcours, la découverte inattendue, la perspective intérieure, l'articulation verticale-horizontale des espaces, les rapports intérieur-extérieur, les reflets dans l'eau ou dans la glace, la forme des murs, la disposition des colonnes, le son, la fontaine, la verdure intérieure, etc., tous ces éléments de l'esthétique de l'architecture mexicaine correspondent bien à cette préoccupation essentielle de Le Corbusier.

La sensibilité des architectes change, les motivations peut-être également, mais l'idée de fonder l'esthétique de l'architecture sur l'espace et non sur la façade, idée présente surtout dans les dernières œuvres de Le Corbusier, est un des éléments essentiels qui font de l'architecture mexicaine contemporaine une sorte de prolongement de l'esthétique de Le Corbusier. ■

(1) Architecte de la célèbre bibliothèque de l'Université de Mexico.

(2) Des ouvrages comme, "Vers une architecture", "La cité radieuse" ou "Quand les cathédrales étaient blanches", ont été rapidement traduits en anglais et un peu plus tard en espagnol.

(3) En particulier ses "Apuntes para un estudio".

(4) Parmi ces histoires de l'architecture "moderne" nous devons citer celles de Gideon, de Pevsner, de Benevolo, de Tafuri, et plus récemment celle de Frampton.

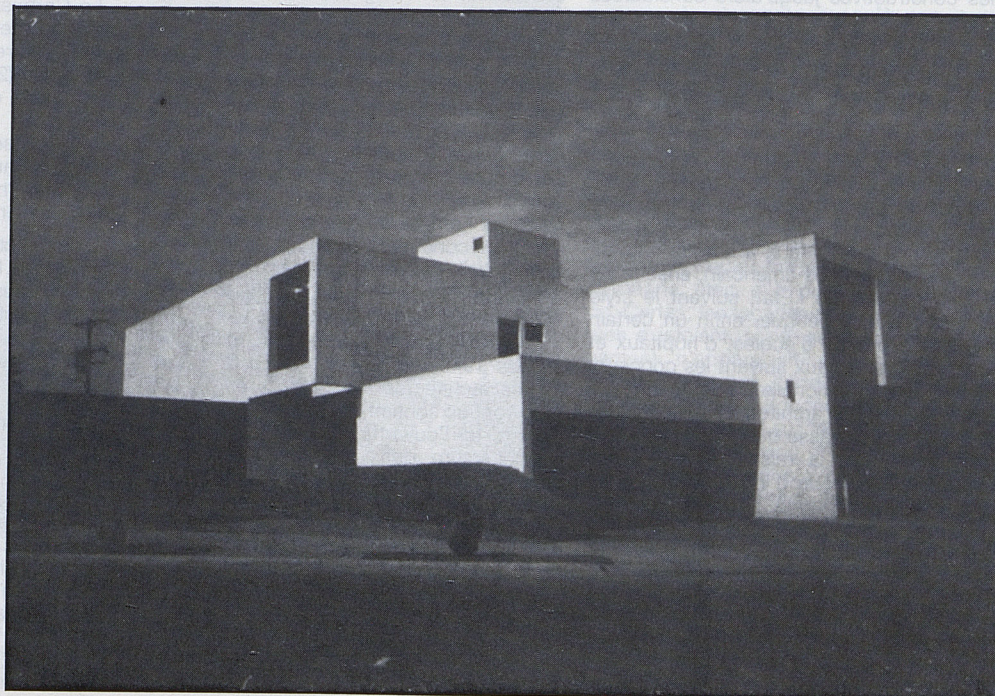
(5) Notamment les célèbres "Torres de Satellite".

(6) Parmi ces œuvres, les plus connues sont les hôtels "Camino Real", à Mexico et à Ixtapa, ainsi que l'usine Renault de Durango.

(7) Auteurs de certains superbes édifices comme l'immeuble de l'Infonavit, le "Colegio de Mexico" ou le "Musée Tamayo", tous à Mexico.

(8) Bulnes a récemment construit un certain nombre d'immeubles remarquables en béton apparent à Monterrey.

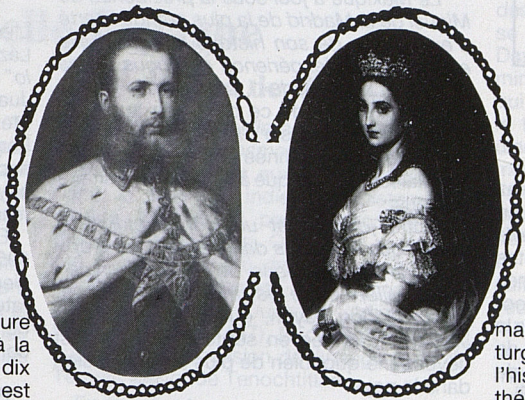
L'idée de fonder l'esthétique de l'architecture sur l'espace et non sur la façade... Autres édifices de l'Infonavit à Monterrey.



1861

"Noticias del Imperio"

1927

un immense
chateau
de mots

• Claude Fell (1)

Depuis la fin des années 60, la littérature mexicaine s'enrichit périodiquement – à la cadence moyenne d'un roman tous les dix ans – d'un nouveau fleuron, dont elle est redevable à Fernando del Paso, actuel Conseiller Culturel auprès de l'Ambassade du Mexique à Paris. Chacun de ses livres est une "somme", à laquelle le terme de "roman" s'applique peut-être de façon trop réductrice et restrictive, compte tenu de son foisonnement, de la multiplicité de ses niveaux de lecture, des innombrables connexions de ces œuvres avec l'histoire, la mythologie, les arts plastiques, la médecine, la philosophie, la poésie. Il est impossible – et ce serait un non-sens – de tenter d'énoncer une ligne argumentaire, une intrigue principale autour desquelles se structureraient les deux premiers romans de Fernando del Paso : *José Trigo* (1968, Prix "Xavier Villaurrutia") ne peut évidemment pas se réduire au récit de la grève des ouvriers des chemins de fer mexicains, en 1959 ; le livre vaut surtout par sa volonté totalisatrice et par le travail, prodigieux et parfois déroutant, effectué sur le langage. De même *Palinure de Mexico* (1975), qui a remporté le prestigieux Prix "Rómulo Gallegos" en 1982 et le Prix du meilleur roman étranger en France en 1985, est beaucoup plus que la reconstitution de la trajectoire existentielle d'un étudiant en médecine raté, à Mexico vers la fin des années 60 : c'est à la fois, comme l'a précisé Fernando del Paso lui-même, la réactivation d'un "mythe qui symbolise l'homme se laissant piéger par ses propres rêves et mourant à cause d'eux" et "un long poème sur l'amour et la mort, et sur le corps humain".

Les romans de Fernando del Paso peuvent apparaître comme autant de méditations poétique, fréquemment marquées au coin d'un humour corrodif, sur le sens de la vie et de la mort, sur la nature du réel, sur le rôle de la perception, sur le fonctionnement (ou les dysfonctionnements) de la mémoire. Cette méditation s'appuie sur une fabuleuse érudition, qui brasse les époques, les civilisations, les mythes, les croyances. Mais tout ce matériel est repensé, réélabéré, transmis en une sorte de coulée poétique, toujours contrôlée et dominée en fonction des deux préoccupations constantes du romancier : un travail permanent sur la langue, marqué à la fois

par Joyce et par les surréalistes, et une écoute attentive et émotionnelle du Mexique et du monde contemporains.

On retrouve ces caractéristiques dans son dernier roman *Noticias del Imperio* (1987), où il revient sur "l'aventure mexicaine" de Maximilien de Habsbourg et de sa femme Charlotte. Le sujet a certes déjà été abordé par d'autres écrivains mexicains (le dramaturge Rodolfo Usigli ou Carlos Fuentes, par exemple), mais Fernando del Paso considère (et il le regrette) que ni Maximilien ni Charlotte ne font vraiment partie de la culture et de l'imaginaire collectif mexicains, et de le souligner, vers la fin du livre, un narrateur qui peut facilement être assimilé à l'auteur lui-même : "Maximilien et Charlotte se sont mexicanisés : l'un, jusqu'à la mort, comme le dit Usigli, l'autre – selon moi – jusqu'à la folie. Et nous il faudrait les accepter comme tels : comme des mexicains, non par la naissance, mais par la mort. Par la mort et par la folie."

Le lecteur redécouvrira, grâce à l'extraordinaire érudition de l'auteur, les multiples aspects de cet épisode historique qui se termine tragiquement, comme on le sait, en juin 1867, par l'exécution, près de Querétaro!, de l'éphémère empereur imposé puis "lâché" par Napoléon III. Fernando del Paso a tout lu sur cette période et si la figure tutélaire de Benito Juárez hante les pages "mexicaines" du livre, *Noticias del Imperio* est aussi une vaste fresque de l'Europe des têtes couronnées, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Autant dire que le livre est constamment sous-tendu par une réflexion sur les rapports – d'affinité ou d'antinomie – entre l'histoire et la littérature. Fernando del Paso pose comme postulat l'improbabilité et la vanité d'une prétention à une vérité absolue et définitive : "À défaut d'une véritable, impossible et, en dernière instance, indésirable "Histoire Universelle", il existe de nombreuses histoires non seulement particulières mais aussi changeantes, selon les perspectives de temps et d'espace où elles sont écrites". Le narrateur rappelle que la péripétie impériale (1864-1867) a intéressé de nombreux historiens,

mais aussi "ces romanciers et ces dramaturges qui ont cédé à la fascination de l'histoire", et, revenant explicitement sur les théories de Lukacs et de Borges à propos des rapports entre littérature et histoire, il conclut : "On pourra toujours – moyennant un peu de talent – écarter l'histoire et, à partir d'un fait ou de quelques personnages historiques, construire un monde romanesque ou dramatique auto-suffisant. La liesse, l'absurde, la farce ont des possibilités de réalisation de ce monde : tout est permis à la littérature qui ne prétend pas s'en tenir à l'histoire". Mais le romancier – et c'est la position qu'adopte ici del Paso – peut refuser d'éviter l'histoire et éviter de préférer "le symboliquement vrai" à "l'historiquement exact", pour reprendre la distinction de Borges. On peut donc considérer *Noticias del Imperio* comme une tentative pour "concilier toute la vérité que peut véhiculer l'histoire et l'exactitude propre à l'invention. En d'autres termes, au lieu d'évacuer l'histoire, il s'agit de lui faire côtoyer l'invention, l'allégorie et même la fantaisie la plus débridée", ce qu'ailleurs dans le livre, Fernando del Paso appelle "la récréation poétique".

Dans ces conditions, on ne doit pas s'étonner de trouver dans le livre des interprétations différentes (voire contradictoires) d'un même fait. Ainsi le chapitre XX nous offre-t-il une version "historique" de l'exécution de Maximilien, fondée sur la lecture qu'en ont fait les historiens mexicains, mais aussi un "corrido du coup de grâce", c'est-à-dire la représentation et l'interprétation populaire de cet épisode, où la fabulation joue un rôle éminent. Finalement, nous dit del Paso, c'est au lecteur de se faire sa propre opinion et d'en tirer sa propre leçon : "Je vous laisse le tout pour que vous en fassiez ce que vous voudrez : une histoire, un conte, la chronique d'un 19 juin 1867, un roman, une chanson, un corrido, tout cela revient au même".

Comme dans *Palinure de Mexico*, l'humour ne perd pas ici ses droits et il crée un effet d'entraînement à l'intérieur de longues phrases, truffées d'anecdotes, peuplées d'une foule de personnages, articulées autour de rapprochements souvent étonnants. Cette dernière caractéristique s'explique par le rôle important que joue le rêve dans ce livre, dans la mesure où "il est de son pouvoir quele miroir soit une rose et un

Le Mexique à Paris

Unesco : prix à Octavio Paz

Le poète et écrivain mexicain Octavio Paz et les espagnols Rafael Alberti et Juan Brossa ont été lauréats de la *Médaille Picasso* décernée par l'association "Poètes sans frontières" et par l'Unesco. Les insignes ont été remises à leurs titulaires par le directeur de l'Unesco, M. Federico Mayor, dans le cadre du deuxième Festival International de Poésie, qui s'est déroulé au siège de l'Unesco, à Paris, (14-17 septembre 1988).

Au cours du festival, auquel participèrent plus de 50 poètes qui donnèrent lecture de textes en français, castillan, catalan, euzkera, galicien et en d'autres langues, M. Miguel León Portilla, ambassadeur du Mexique à l'Unesco, bien connu pour ses travaux sur les cultures de meso-amérique, a lu en nahuatl les poèmes "notre maison la ville" et "nuit-vent".

Noticias del Imperio (suite)

nuage, et le nuage une montagne, et la montagne un miroir". Mais, au-delà de ce jeu, baudelairien et surréaliste, des "correspondances", *Noticias del Imperio*, comme les précédents romans de Fernando del Paso, est construit avec une rigueur extrême. En alternance avec les chapitres pairs (divisés en trois et porteurs de ce qu'on pourrait appeler la "chronique poétique" de l'empire), l'auteur a consacré les chapitres impairs (tous écrits à la première personne et datés de 1927) au délire de Charlotte, qui survivra plus de 60 ans à son époux. Fernando del Paso en fait "la mémoire du siècle".

S'auto-instituant "Baronne du néant, Princesse de l'Ecume, Reine de l'Oubli", elle revendique le privilège de la fabulation, le droit au libre exercice de l'imagination quand ses souvenirs lui font défaut, elle en "invente" : elle imagine Benito Juárez se présentant devant Pie IX et elle-même incarnant la Vierge de Guadalupe ; elle se décrit faisant du patin sur le lac gelé de Chapultepec, avec Maximilien, etc. Plus on avance dans son monologue, plus il devient délirant, flamboyant, fantasmagorique ; le personnage acquiert du même coup une véritable dimension épique et s'impose comme une des grandes figures fantasmagiques de la littérature contemporaine. Frustrée de ses ambitions impériales, veuve à 28 ans d'un mari qu'elle adorait, obsédée par la peur d'être empoisonnée, Charlotte apparaît, sous la plume de Fernando del Paso, comme la souveraine exaltée et déchirée de "l'immense château de mots" que constitue ce livre sublime. ■

Un témoignage sur la liberté d'expression au Mexique

"Le Mexique a joui sous la présidence de Miguel de la Madrid de la plus grande liberté d'expression de son histoire récente. Telle est du moins l'expérience que nous avons eue à «La Jornada», a déclaré Carlos Payan, directeur de ce quotidien au cours d'une conférence sur "le nouveau journalisme mexicain" donnée le 21 octobre 1988 à la Maison du Mexique à la Cité Universitaire de Paris.

"Notre journal est un journal pluraliste. Nous nous efforçons dans les articles d'opinion que nous publions, de maintenir un certain équilibre entre les diverses tendances" ajouta Carlos Payan, qui précisa que «La Jornada», fondée en septembre 1984, est devenue le quotidien de plus large diffusion dans le pays.

Le Mexique au S.I.A.L.

Pour assurer la promotion des produits alimentaires mexicains, 46 producteurs et exportateurs mexicains, ont exposé à Paris du 17 au 21 octobre 1988 au Salon International de l'Alimentation (S.I.A.L.), auquel participèrent cette année 2095 exposants français et 2008 étrangers. Avocats frais, fruits et légumes déshydratés, congelés ou en conserves, noix, miel, liqueurs typiques et concentrés végétaux furent les principaux produits exposés au stand organisé par les services commerciaux de l'ambassade du Mexique - Banque du Commerce extérieur.

La fête mexicaine des morts à Paris

"La fête des morts évoque aujourd'hui au Mexique le syncrétisme entre deux cultures : l'européenne et la mésoaméricaine. Pour la Toussaint, chaque foyer élève un autel où les invités d'honneur sont les morts aimés. Dans une ambiance de rires et de danses, les hôtes se réunissent autour de la mort et plaisantent avec elle. Ils l'appellent "La Catrina", car elle est l'amie inséparable de tous..."

C'est en ces termes que "l'association du personnel de l'Unesco" et "l'association d'idées" présentent le spectacle qu'elles ont organisé à Paris à l'occasion de la fête des morts (à l'Unesco, 2 et 4 novembre, à la Maison du Mexique, 11 novembre, au Centre Culturel 15 novembre 1988).

Ce spectacle, inspiré par J.G. Posada (créateur de La Catrina), par Juan Rulfo ("le coq d'or") et par la vie et l'œuvre de Sor Juana Ines de la Cruz, est construit comme une mosaïque de matériaux visuels, de langages différents - chant, marionnettes, danse, théâtre - intégrés dans une histoire unique qui guide le spectateur dans un voyage entre la vie et la mort. Les organisateurs ont, en outre, édifié, dans la tradition mexicaine, un autel décoré de papiers multicolores, de cierges, de statues de saints, où sont exposés des cercueils miniatures, des têtes de morts, des squelettes, des friandises... ■

Les activités du Centre Culturel du Mexique

Prix Juan Rulfo

L'écrivain et journaliste espagnol Enrique Lázaro, auteur du conte "Cuatros en el hie-lo" est, pour l'année 1988 le lauréat du Prix Juan Rulfo décerné par le Centre Culturel du Mexique et Radio France Internationale. Fondé en 1984, ce prix doté de 30.000 F, a acquis un tel prestige que les membres du jury durent choisir, cette année, entre 2524 manuscrits.

Enrique Lázaro, né à Valence (Espagne) en 1950, a abandonné sa profession d'ingénieur agronome pour se consacrer à la littérature. Collaborateur d'un journal de Palma de Majorque, il est l'auteur d'essais et de contes.

Peinture populaire urbaine de Mexico

Sous le nom "les idoles du peuple", le Centre Culturel du Mexique a présenté (22 septembre - 30 octobre 1988) une exposition de tableaux d'Arturo Guerrero et Marisa Lara, qui figurent aujourd'hui parmi les expressions les plus typiques de l'art populaire urbain de Mexico. Sous le signe de la danse et de lutte libre, une dizaine de tableaux, emplis de formes, de couleurs et de l'ambiance des quartiers de Mexico, présente les personnages qui sont les nouvelles idoles du peuple : Tintan, Tongolele, el Santo, les musiciens du salon de danse, le diable, la mort...

Photographies de Graciela Iturbide

"Juchitan, peuple de nuages" : sous ce titre le Centre Culturel expose (3 novembre - 3 décembre 1988) 69 photographies de Graciela Iturbide consacrées à la femme de Juchitan, au matriarcat dans les affaires municipales et à l'aspect sensuel de la vie quotidienne de cette localité de l'Isthme de Tehuantepec.

Connue dans le milieu international, Graciela Iturbide, ex-élève et assistante du Maître Alvarez Bravo a obtenu cette année à l'occasion de cette exposition, le grand prix de "mois de la photographie" organisé par "Paris-audiovisuel".

Conférences littéraires

Riche programme littéraire au Centre Culturel en novembre 1988 : le 9 novembre, colloque sur l'ouvrage d'Octavio Paz consacré à Sor Juana Ines de la Cruz ; le 17 novembre, conférence de M. Miguel León Portilla, ambassadeur du Mexique à l'Unesco, sur "la renaissance de la langue et de la littérature aztèque" ; le 24 novembre, présentation du livre "Poésie du Mexique", avec la participation du traducteur-présentateur Jean-Clarence Lambert.

Cinéma mexicain d'hier et d'aujourd'hui

Le Centre Culturel, en collaboration avec les Rencontres Audiovisuelles (ministère français de l'éducation nationale) consacre la dernière semaine de novembre 1988 au cinéma mexicain d'hier et d'aujourd'hui.

Sur un essai de Christian Duverger

Synchrétisme et osmose culturelle en nouvelle Espagne

• Elena de Ribera

Il n'est pas trop tard pour parler de "la Conversion des Indiens de Nouvelle Espagne" (1), de Christian Duverger, car cet ouvrage, publié voici quelques mois, est de ceux dont le temps ne saurait affaiblir l'intérêt.

Cette étude magistrale, qui s'inscrit entre deux dates limites 1524-1572 met l'accent sur l'épisode essentiel de cette période : le colloque entre les dignitaires indiens et les douze franciscains venus évangéliser les pays, sur la demande d'Hernán Cortés.

Débarqués à San Juan de Ulúa le 13 mai 1524, les pères franciscains, cheminant à pied, mettent un mois pour gagner la ville de Mexico, où ils font leur entrée le 17 ou le 18 juin. Tenochtitlán est tombé trois ans auparavant, et déjà la construction de Mexico est largement ébauchée. L'arrivée des missionnaires, hâves amaigris, leur robe de bure souillée par la poussière des chemins, mais escortés de militaires envoyés par Cortés, fait grande impression.

Les missionnaires n'avaient que peu de jours pour se préparer au colloque décisif avec les chefs indigènes. Sur cet épisode capital, Christian Duverger apporte un témoignage de première main : le "Colloque des Douze" établi par Bernadino de Sahagún. Arrivé au Mexique cinq ans plus tard, en 1529, l'auteur de "l'Histoire Générale des choses de la nouvelle Espagne", a certainement pu consulter, les minutes du colloque. Son texte, lentement mis au net n'a pas été publié à l'époque. L'original est perdu. Une copie partielle – 32 pages sur cent –, retrouvée au début de notre siècle dans les archives du Vatican, a été publiée à Rome en 1924.

Ce texte, que Christian Duverger présente pour la première fois en français, montre comment les missionnaires se réunirent avec les chefs militaro-politiques de Mexico-Tenochtitlán, Texcoco, Tacopan et Tlaxcala, avec les seigneurs du Michoacan et des Huastèques, puis avec les dignitaires religieux de ces régions. Tous rendent hommage aux missionnaires (*"Dieu vous envoie parmi nous. Vous êtes venus par la mer ; vous êtes venus d'entre les nuées"...*), mais déclarent sans ambages qu'ils refusent d'abandonner les croyances ancestrales. Sans se troubler, les missionnaires poursuivent leur plaidoyer. Ils peignent en termes véhéments les turpitudes de dieux indigènes. De fait, les missionnaires ne raisonnent pas à la façon des hommes de notre temps. Pour eux, les divinités indigènes ne relèvent ni de la fable puérile ni du matériau ethnologique. Elles existent. Mais ces divinités sont maléfiques puisqu'elles *"réclament jour après jour les cœurs et le sang de votre peuple"*. Christian Duverger remarque que

"l'exigence sacrificielle ne procède pas des dieux, mais du cosmos" et qu'elle s'est imposée aux dieux eux-mêmes, puisque, dans la tradition indienne, l'histoire du monde commence par le sacrifice des dieux à Teotihuacan. Quoi qu'il en soit, le rite sacrificiel, ancré dans la pensée et la tradition, exige son lot de victimes quotidiennes. Christian Duverger indique pour l'année 8-acatl (1487), le chiffre de 20 000 suppliciés à l'occasion de l'inauguration du Templo Mayor de Tenochtitlán.

En fait, il est peu probable que la dénonciation du rite sacrificiel ait ébranlé les convictions de prêtres indiens, qui, en revanche, deviennent singulièrement attentifs lorsque les missionnaires leur rappellent que ces dieux avides étaient aussi menteurs, puisqu'ils leur avaient promis la victoire ; ils étaient aussi faibles, impuissants, puisqu'ils n'avaient pu s'opposer au triomphe espagnol. L'argument était singulièrement puissant sur l'esprit de peuples qui professaient que tout individu, tout groupe, possède ses dieux tutélaire, et que, de ce fait, parallèlement à tout conflit terrestre, se livre et se décide un autre combat dans le ciel. Aussi les dignitaires indiens, en arrivant au lieu du colloque, étaient-ils déjà convaincus que les Aztèques avaient perdu la bataille parce que leurs dieux tutélaire avaient été vaincus par les dieux espagnols.

Dès lors, ce qui leur était proposé n'était pas, à proprement parler, une conversion. C'était la reconnaissance du fait qui, dans cette optique, constituait une simple évidence. A savoir : la présence, au dessus des dieux multiples du panthéon indien, d'un dieu nouveau, d'un maître des dieux, qui, par la victoire espagnole, avait démontré à la fois son existence et sa supériorité ontologique.

Aquis dès 1524, à l'issue du "Colloque des douze", la reconnaissance de l'omnipotence du dieu chrétien par les dignitaires politiques et religieux, allait entraîner la conversion des peuples indiens. Les missionnaires n'ont pas sassez le bras et de jours pour baptiser des individus ; ils ondoient des foules, par quartiers et villages entiers. L'évangélisation du Mexique central est menée à bien par quelques dizaines de religieux en moins de 20 ans.

Mais les Indiens sont ils réellement devenus chrétiens ? Christian Duverger nous montre de récents convertis dissimulant une idole sous un symbole chrétien afin de pouvoir honorer en même temps les deux divinités. Dès le début, cette attitude relève moins du stratagème que de la précaution : il ne faut irriter ni le dieu nouveau ni les dieux ancestraux. Et peu à peu se produit un phénomène d'assimilation. Les dieux

mineurs du panthéon indien, investis d'une mission précise (protéger les mules, guérir les malades) sont assimilés aux saints du calendrier chrétien, dotés suppose-t-on, des mêmes facultés. Les rites dansants qui se déroulent devant le sanctuaire de Notre Dame de Guadalupe, édifié par les frères mineurs de Tlatelolco, sont ceux-là mêmes qui honoraient naguère, en ce même lieu, le temple dédié à Tonantzin, la mère des dieux. Les indiens appliquent d'ailleurs à la mère du Christ le nom de Tonantzin.

Au début de leur apostolat, les frères mineurs ont bien tenté, pendant une courte période, de combattre ces ambiguïtés et de détruire les symboles des anciens cultes. Mais ils vont peu à peu, fermer les yeux sur les manifestations de synchrétisme. Mieux : ils les utilisent, édifiant leurs églises aux lieux où s'élevaient les sanctuaires préhispaniques, accolant systématiquement, pour chaque village, le terme vernaculaire au nom d'un saint : San Pedro Tlalcuapan, San Miguel Tuxman... Ont ils conscience du fait que le Catholicisme et ainsi devenu, selon l'expression de C. Duverger, "un abri pour pratiquer l'ancienne religion ?" L'auteur nous les montre de plus en plus séduits par le pays qu'ils se proposent d'évangéliser. Ils étudient les langues vernaculaires du Mexique Central – le tarasque, le mixtèque, l'otomi-réservant leurs meilleurs soins à la langue véhiculaire du groupe dominant : le nahuatl. Cette langue, qui ne comportait jusqu'alors que des expressions verbales ou pictographiques, a été élevée par eux à la dignité de langue écrite et bientôt imprimée, puisque l'imprimerie a été introduite en Nouvelle Espagne dès 1539. Et il semble bien que le premier texte publié ait été un catéchisme bilingue hispano nahuatl. Barnardino de Sahagún et ses collaborateurs dotèrent également le nahuatl d'une grammaire et d'un dictionnaire. Précurseur de l'ethnologie, ils devinrent ainsi "les mémorialistes du passé indigène".

On pourrait, certes, discuter certains aspects de cet essai. En présentant, fort justement d'ailleurs, les missionnaires franciscains comme les défenseurs des Indiens contre l'avidité des colons espagnols, l'auteur tend à minimiser l'action menée dans le même sens par d'autres ordres religieux, par le Père Las Casas, par la Couronne et les Vice-Rois. On s'étonne également que l'auteur ait pu adopter sans discussion les estimations si contestables de S. H. Cook et W. Borah sur la chute de la population indigène en Nouvelle Espagne au cours du XVI^e siècle.

On pourrait multiplier de telles objections, d'ailleurs secondaires au regard du propos essentiel de l'auteur. En revanche, on ne peut qu'approuver sans réserve Christian Duverger lorsqu'il affirme, que les religieux ethnologues ont permis aux Indiens de devenir chrétiens sans abdiquer leur personnalité, et qu'ils ont ainsi préparé cette "osmose culturelle" sur laquelle repose le Mexique moderne. □

(1) «La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne» Ed. du Seuil. 278 pages, 135 F.

Chronique des livres

Canek

d'Ermilo Abreu Gómez (1)

En 1946 un des plus sagaces critiques de la littérature mexicaine, José Luis Martínez, signalait l'émergence, depuis les années 20, d'un cycle romanesque d'inspiration indianiste.

Parmi les œuvres-phares produites par ce courant indigéniste, la critique mexicaine détachait un roman d'Ermilo Abreu Gómez, paru en 1940, Canek qui est publié aujourd'hui en traduction française.

Tout le début du livre est marqué par une poésie de l'innocence, de la pureté, de la beauté, par une fraîcheur et un laconisme de l'expression qui ne sont pas sans rappeler "Platero y yo" du poète Juan Ramón Jiménez. Canek y prêche le primat de l'émotion et il se complait dans l'allégorie, bien que son discours s'achemine peu à peu vers la dénonciation de l'oppression que subissent les Indiens et la revendication de leurs droits les plus élémentaires. La violence n'est pas absente de l'évocation du soulèvement final et de sa répression sanglante par l'armée, mais Abreu Gómez évite ici toute complaisance dans l'horreur. **C.F.**

(1) Ermilo Abreu Gomez, *Canek. Histoire et légende d'un héros maya*. Paris Editions du Borrego, 1988, 299 p. (185 F).

Poésie du Mexique Traduction et présentation de J.-C. Lambert (1)

Dans sa préface, Jean-Clarence Lambert situe cette nouvelle sélection poétique mexicaine réalisée par ses soins, par rapport aux anthologies publiées antérieurement en France. Celle d'Octavio Paz (1951) allait de la Nouvelle Espagne à la Révolution mexicaine. L'anthologie publiée dix ans plus tard par J.-C. Lambert réduisait sensiblement le champ de cette poésie d'influence espagnole, pour s'ouvrir d'une part à la poésie préhispanique, et, de l'autre à la génération post-révolutionnaire : Viullaurutia, Pellicer, Gorostiza...

Vingt sept ans passé; et voici que cette nouvelle anthologie qui s'ouvre sur l'admirable «Nocturne de San Indefonso» d'Octavio Paz, présente deux nouvelles générations de poètes mexicains, depuis ceux qui virent le

jour aux alentours des années 1915-1920, et les cadets nés vers 1950.

Cette nouvelle anthologie fait également une large place à des poésies préhispaniques traduites par Angel Maria Garibay y Miguel León Portilla, et aux chansons de certaines communautés indiennes. **E.R.**

(1) Ed. "Actes Sud".

Le rêve mexicain ou la pensée interrompue

par J.M.G. Lw Clezio (1)

Face au classique débat mexicanité-hispanité, il y a trois attitudes possibles : l'exaltation de la tradition hispano-occidentale, l'éloge du métissage – position brillamment représentée par des écrivains comme Octavio Paz et Carlos Fuentes – et la nostalgie du passé pré-hispanique.

Dans son récent essai sur la pensée amérindienne, Jean-Marie Gustave Le Clezio, Français et Breton de naissance mais non d'esprit ("Je suis un Indien"), prend parti pour l'Amérindien, de l'époque précolombienne et, de nos jours, contre l'Européen colonisateur. "La rapine insatiable des Conquistadors" – écrit-il – ne fait qu'annoncer le commencement du vertige moderne". (p. 24).

L'essai intitulé "Le rêve mexicain" s'appuie sur des textes classiques : *"Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle Espagne"*, de Bernal Diaz del Castillo, *"Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne"*, de Fray Bernardino de Sahagun et enfin la *"Brève relation de la destruction des Indes"*, de Bartolome de Las Casas.

Le texte de Le Clezio s'organise autour de trois "songes" : (Le rêve du Conquérant, le rêve des origines et le rêve barbare) et une réalité de cinq siècles : le rêve interrompu de l'Amérique Indienne.

Que serait aujourd'hui notre monde industriel pragmatique et déséquilibré, si les civilisations amérindiennes n'avaient pas été détruites ? Le Clezio répond : "La grande question que nous posent les cultures indigènes du Mexique – et d'une façon générale tout le continent amérindien –, est bien celle-ci : comment auraient évolué ces civilisations, ces religions, quelle philosophie aurait pu grandir dans le Nouveau Monde, s'il n'y avait pas eu la destruction de la Conquête ? En détruisant ces cultures, en abolissant aussi complètement l'identité de ces peuples, de quelle richesse les conquérants européens nous ont-ils privés ?

Le Clezio voit dans les groupes indiens non mélangés et assimilés du Mexique "les gardiens de notre Mère la terre", les observateurs des lois de la nature et du cycle du temps".

"Il est impossible – écrit-il – que nous ne percevions pas aujourd'hui leur vie, leur regard comme au fond de nous-mêmes, comme si tout pouvait maintenant recommencer". A l'appui de "de cet impossible espoir", Le Clezio cite le texte de l'admirable *Codice Florentino*:

"Une autre fois, il en sera ainsi, une autre fois les choses seront ainsi, en un autre temps, en une autre lieu. Ceux qui vivent aujourd'hui, une autre fois vivront, une autre fois seront".

P.U.

(1) Editions Gallimard 1988 – 249 pages.

La Castañeda par Vilma Fuentes (1)

"Mais on ne peut pas assassiner les souvenirs", écrit Vilma Fuentes dans "La Castañeda", ce beau roman, si dense, si sensible, élaboré autour du thème des événements d'octobre 68 à Mexico.

Sur un thème aussi polémique, l'auteur recourt davantage à l'image-souvenir qu'à l'examen objectif. Aussi est-ce à travers le rêve, la phantasme que le réel se reconstruit.

Tlateloco est là, au centre du drame. Avec Daniel, le leader étudiant, protagoniste du roman, nous nous souvenons peu à peu.

L'auteur nous peint Daniel marchant dans la nuit, s'efforçant d'oublier les visions tragiques de Tlateloco. "Seules quelques images du cauchemar lui étaient revenues ce soir-là. D'autres n'ont ressurgi que des années plus tard, lorsque les premières ont été enterrées sous la poussière qui envahit les recoins que nous préférons ne pas toucher." **P.U.**

(1) Editions de la Différence 314 pages 98 F

Tu mourras ailleurs

par J.-E. Pacheco (1)

Ce texte célèbre au Mexique, tardivement traduit en français, s'inspire des techniques du nouveau roman, pour évoquer l'holocauste dans les camps nazis et aussi quelques uns des grands crimes du passé. «Le lecteur, écrit J.-D. Wagner (Libération 22 décembre 1988), est exilé dans un texte truqué sans repères, proliférant de toutes les exactions commises par la barbarie humaine.» **R.E.**

(1) Traduit par Gérard de Cortanze. Editions "La Différence" 168 pages 69 F

Petit Karma

de Carlo Coccioli (1)

Né en Italie, fixé au Mexique depuis 35 ans, collaborateur assidu de revues mexicaines, Carlo Coccioli peut-il être considéré comme un écrivain mexicain ? L'universalisme de ses préoccupations transcende les clivages nationaux. "Petit Karma", ce journal tenu heure par heure à San Antonio, Texas, après le séisme de Mexico, se situe dans le prolongement des chroniques publiées par la revue "Siempre", de Mexico, dans laquelle, G. Coccioli exprime sa révolte devant la douleur, "l'immense compassion" qu'il ressent pour tous les êtres souffrants, humains ou animaux. Obsédé par les thèmes religieux, comme il l'expliqua lui-même dans une interview publiée par "Le Monde" (28 oct. 1988, p. 32), Coccioli est à la recherche d'un dieu de justice, et il rencontre partout le spectacle de l'injustice et de la douleur des faibles.

(1) Editions du Rocher 316 pages 110 F

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet

Numéro 23

2^e Semestre 1988

SOMMAIRE

COUVERTURE : "Les Pèlerins", tableau d'Angel Zárraga - Ambassade du Mexique, Paris
Photographie de Guillermo Krafft

PREMIERE PARTIE : Histoire et Essais

- L'Unesco et la rencontre de deux mondes *par l'Ambassadeur Miguel León Portilla*
- Hispanité et mexicanité : quelques pensées d'Octavio Paz 2- 3
- Teotihuacán, Cité des Dieux *par Jacques Soustelle* 4- 5
- Angel Zárraga : Une mexicanité qui cache son visage ? *par Fernando del Paso* 6- 8

DEUXIEME PARTIE : Mexique : la vie politique

- Le Président Salinas de Gortari propose trois pactes nationaux 9-10
- La nouvelle réalité politique du Mexique, les conséquences des élections du 6 juillet, *par Mentor Tijerina* 11-12

BULLETIN D'INFORMATION

Composition du nouveau gouvernement. – "Le processus qui mène à la Démocratie ne connaît pas de fin", a déclaré Miguel de la Madrid. Nouvelles diverses. Economie : victoire sur l'inflation.

TROISIEME PARTIE : Société et Environnement

- Les programmes de planification des naissances *par Maria Eugenia Zavala de Cossio* 13
- Une exposition sur la reconstruction de logements populaires 14-15
- L'ouragan "Gilbert" : Le témoignage de deux sauveteurs 15
- Ecologie et parcs naturels au Mexique, *par le Dr Enrique Riva Palacios* 16
- La lutte contre le trafic de drogue 17

Culture

- Le prolongement mexicain de l'esthétique de le Corbusier, *par Juan Barragan Villareal* 18 à 20
- Les "Nouvelles de l'Empire" : un immense chateau de mots, *par Claude Fell* 21-22
- Le Mexique à Paris 22
- Sur un essai de Christian Duverger : syncrétisme et osmose culturelle en Nouvelle Espagne, *par Elena de Ribera* 22
- Les livres : *par Claude Fell, Pedro Uranga, Elena de Ribera* 24

3^o de couverture : Sommaire

4^o de couverture : le temple de Quetzalcóatl à Teotihuacán
Photographie d'Arturo García Formenti

Responsable de l'édition : Elena de Ribera
avec la coopération de Pedro Uranga

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
(Services Culturels)
9, rue de Longchamp
75116 PARIS

SOUS LE HAUT PATRONAGE
DU "BANCO DE MEXICO"

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs : la reproduction partielle ou intégrale de ces textes et des informations, reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Le directeur de la publication : Fernando del Paso – Conseiller Culturel
Dépôt légal en 1988 (4^e trimestre)
Imprimé par Interprim 48.43.68.64



Bulletin d'information



Supplément
des "Nouvelles
du Mexique"

Second semestre 1988

Le nouveau gouvernement mexicain

La composition du nouveau gouvernement mexicain a été annoncée conformément à la coutume la veille de la transmission des pouvoirs au nouveau Chef de l'Etat. La plupart des journalistes nationaux et étran-

gers ont signalé, dans la composition du nouveau cabinet, un dosage habile entre deux courants. D'une part des hommes jeunes, très proches du nouveau président et qui se caractérisent en général par une solide

formation économique. D'autre part, des représentants des diverses tendances du PRI.

Deux femmes au ministère

Il convient de souligner la présence dans le Ministère de deux femmes. Les délicates fonctions de Ministre du Contrôle général de la Fédération sont, en effet, attribuées à M^{me} Maria Elena Vázquez Nava. (Née à Mexico en 1954. Licenciée es-sciences économiques de la Faculté d'Economie de l'UNAM).

Par ailleurs, M^{me} Maria de los Angeles Moreno Uriegas (Née à Mexico en 1945, également licenciée es-sciences économiques de l'UNAM), est nommée Ministre de la Pêche. Ces deux nominations soulignent la volonté du Président Salinas de Gortari d'œuvrer – comme il l'a mainte fois affirmé au cours de sa campagne électorale et dans son discours d'investiture du 1^{er} décembre 1988 – en faveur de la pleine incorporation des femmes à la vie politique et sociale du pays. ■

COMPOSITION DU NOUVEAU GOUVERNEMENT

Ministre de l'Intérieur	<i>Fernando Gutiérrez Barrios</i>
Ministre des Relations Extérieures	<i>Fernando Solana Morales</i>
Ministre de la Défense National	<i>Général de division Antonio Riviello Bazán</i>
Ministre de la Marine	<i>Amiral Mauricio Sheleske Sánchez</i>
Ministre des Finances et du Crédit Public	<i>Pedro Aspe Armella</i>
Ministre des Énergies, des Mines et de l'Industrie Paraétatique ...	<i>Fernando Hiriart Balderrama</i>
Ministre du Commerce et du Développement Industriel	<i>Jaime Serra Puche</i>
Ministre de l'Agriculture	<i>Jorge de la Vega Domínguez</i>
Ministre des Communications et des Transports	<i>Andrés Caso Lombardo</i>
Ministre du Développement Urbain et de l'Ecologie	<i>Patricio Chirinos Calero</i>
Ministre de l'Éducation Publique	<i>Manuel Bartlett Díaz</i>
Ministre de la Santé	<i>Jésus Kumate Rodríguez</i>
Ministre du Travail et de la Prévision Sociale	<i>Arsenio Farell Cubillas</i>
Ministre du Plan et du Budget	<i>Ernesto Zedillo Ponce de León</i>
Ministre de la Réforme Agraire	<i>Victor Cervera Pacheco</i>
Ministre du Tourisme	<i>Carlos Hank González</i>
Ministre de la Pêche	<i>Maria de los Angeles Moreno Uriegas</i>
Ministre du Contrôle Général de la Fédération	<i>Maria Elena Vázquez Nava</i>
Procureur Général de la République	<i>Enrique Alvarez del Castillo</i>
Chef du Département du District Fédéral	<i>Manuel Camacho Solís</i>
Procureur Général du District Fédéral	<i>Ignacio Morales Lechuga</i>

M. Solana Morales Ministre des Relations Extérieures

La nomination au poste de Ministre des Relations Extérieures de M. Fernando Solana Morales, a été favorablement accueillie par les journalistes nationaux et étrangers, qui n'ont pas manqué de souligner la vaste culture du nouveau ministre.

Né à Mexico le 8 février 1931, Fernando Solana a étudié à l'Ecole des Ingénieurs civils (UNAM 1948-1952) puis à la Faculté de philosophie (UNAM 1954-1956). Il a obtenu la licence (1963) es-sciences politiques, avec une thèse brillante : "Introducción a la teoría de la administración pública".

Membre du PRI depuis 1952, il a participé à diverses commissions de l'IEPES.

Fernando Solana a exercé diverses charges, notamment celles de secrétaire général de l'UNAM et de sous-directeur de planification et des finances de la Conasupo, avant d'être nommé, en 1976, Ministre du Commerce, puis, l'année suivante, Ministre de l'Education Publique, poste qu'il occupa jusqu'en 1982.

A ce titre il présida à Mexico la réunion mondiale de l'Unesco sur les politiques culturelles (1982). Depuis, il exerçait les fonctions de directeur général de Banamex (Banco Nacional de México).

Professeur à l'Université de Mexico (UNAM), (1962-1976) il est l'auteur de plusieurs ouvrages "La planeación universitaria en Mexico" (UNAM, 1970), "Historia de la Educación Publica en México" (Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1981), "Tan lejos como llegue la educación" (Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1982).

Le ministre de l'Intérieur et Fidel Castro

Le nouveau ministre de l'Intérieur, M. Fernando Gutierrez Barrios a accompagné le «commandant» Fidel Castro, - venu assister aux cérémonies d'investiture du Président Salinas de Gortari - au petit port de Tuxpan, d'où partit, en 1956, à bord du «Granma» l'expédition de libération de Cuba.

Né à Veracruz en 1927, diplômé de l'Héroïque Collège Militaire, M. Gutiérrez Barrios fit tout d'abord une carrière d'officier. En 1959, il passa de l'armée au Ministère de l'Intérieur où il occupa diverses charges avant d'être nommé en 1964, Directeur général de la Sureté, poste qu'il occupa jusqu'à 1970. Sous secrétaire d'Etat à l'Intérieur (1970-1976, 1976-1982) puis Directeur des Ponts et Chaussées, il fut élu en 1986 Gouverneur de Veracruz.

Salinas-Bush : négociations immédiates sur la dette

Au cours de l'entrevue (Huston, 22 nov. 88) entre M.C. Salinas de Gortari, alors président élu du Mexique, et le Président élu des Etats-Unis, M.-G. Bush, quatre thèmes ont été abordés : ouverture immédiate de négociations sur la dette, commerce bilatéral, lutte contre le trafic de drogue et protection

des travailleurs mexicains aux Etats-Unis. Il n'est pas question d'établir un marché commun Mexique - Etats-Unis, mais un accord bilatéral devrait assurer une meilleure présence des produits mexicains sur le marché nord-américain.

Camacho Solis au DF : lutter contre la délinquance et la pollution

Manuel Camacho Solis, nommé Chef du Département du District Fédéral, devra faire face à la difficile mission - définie par le discours d'investiture du Président Salinas de Gortari - de lutter énergiquement contre la délinquance et la pollution dans la plus grande ville du monde.

Né à Mexico en 1946, licencié es-économie de la UNAM et de l'Université de Princeton, il est entré très jeune au PRI, où il a exercé des fonctions importantes (secrétaire de la Commission nationale de l'Idéologie et sous-directeur des études politiques du IEPES). Sa carrière administrative le conduisit tour à tour à la Banque du Mexique, au Ministère du Plan et du Budget. Sous-secrétaire d'Etat au Développement Régional (1980-1982), puis Ministre du Développement Urbain et de l'Écologie (1982-1986), il occupa, du 2 août au 1^{er} décembre 1988 le poste-clé de Secrétaire Général du Comité Exécutif National du PRI.

Création d'un Conseil National de la Culture

L'une des premières décisions du Président Salinas de Gortari eut pour objet la création d'un Conseil National de la Culture chargé de promouvoir une nouvelle relation entre le pouvoir et les intellectuels, et d'encourager la recherche scientifique et technologique et toutes les formes de créativité, notamment dans les domaines de l'audiovisuel et du cinéma (qui dépendaient jusqu'alors du Ministère de l'Intérieur).

La présidence du Conseil National de la Culture sera assumée par M. Victor Flores Olea. Né à Toluca (Etat de Mexico) en 1932, licencié es-sciences économiques de l'UNAM, diplômé des universités de Rome, Paris et Londres, professeur à la Faculté des Sciences Politiques de l'UNAM, puis doyen de cet organisme, M. Flores Olea a exercé, depuis 1975, d'importantes fonctions officielles : Ambassadeur en Union Soviétique (1975-1976), Sous-secrétaire d'Etat à la culture auprès du Ministère de l'Education publique (1976-1978), Ambassadeur auprès de l'UNESCO (1978-1982), puis Sous-secrétaire d'Etat aux Relations extérieures (1982-1988).

Relations Extérieures : les sous-secrétaires d'Etat

Trois sous-secrétaires d'Etat sont désignés, conformément à la coutume pour seconder le nouveau ministre ;

Sergio González Gálvez, Né à Toluca (Etat de Mexico), en 1934, Licencié en droit de l'Université de Nuevo León, diplômé des universités de Michigan et de Georgetown, entré dans le service diplomatique en 1958, a été tour à tour directeur adjoint, directeur

général puis directeur en chef du département des organismes internationaux. Conseiller juridique du Ministère (1979-1983), il était depuis 1983 Ambassadeur du Japon.

Andres Rozental Gutman, né à Mexico en 1945. Licencié de relations internationales de l'Université des Amériques, diplômé de l'Université de Pennsylvanie. Entré dans le service diplomatique en 1965, il y exerça diverses fonctions : représentant supplétif du Mexique auprès de l'OEA. Directeur général du service diplomatique, directeur général pour l'Amérique du Nord, ambassadeur auprès des organismes internationaux à Genève et, depuis 1983, ambassadeur en Suède.

Javier Barros Valero, né à Mexico en 1949, Licencié es sciences politiques de l'UNAM, diplômé de l'Université de Londres, fut nommé en 1978 directeur général de l'Education pour adultes, au ministère de l'Education, puis directeur général des publications et bibliothèques. Directeur général de l'INBA (Institut National des Beaux Arts) de 1982 à 1986, il était, depuis cette date, Consul général à San Francisco.

PRI : Modernisation

Le nouveau Président du Comité exécutif national du PRI, M. Luis Donaldo Colosio - qui remplace M. Jorge de la Vega Domínguez, nommé Ministre de l'Agriculture - a exprimé à diverses reprises, sa volonté d'œuvrer en faveur d'une transformation profonde du parti. Une commission de modernisation du PRI, antérieurement constituée, se déclare largement ouverte aux suggestions des membres du parti.

UNAM : Nouveau recteur

Le Dr José Sarukhan Kermez a été désigné comme Recteur de l'Université Nationale Autonome de Mexico (UNAM), pour la période de 1989-1992, au cours d'une réunion du Conseil Universitaire, le 5 décembre 1988. Le Dr Sarukhan Kermez, docteur en biologie, exerçait jusqu'à ce jour les fonctions de coordinateur de la recherche scientifique à l'UNAM.

Vers un dialogue national

L'invitation à un dialogue national lancée à l'opposition par le Président Salinas de Gortari a été accueillie avec intérêt par les partis d'opposition. Pour sa part M. Cuauhtémoc Cárdenas a déclaré, au nom du Parti de la Révolution Démocratique - le nouveau parti qu'il a créé et dans lequel il s'efforce d'intégrer les diverses composantes du FDN - que l'ordre du jour du dialogue national devrait comporter les thèmes suivants : suffrage effectif, démocratie effective, défense de la souveraineté, défense des conditions de vie, justice et lutte contre la corruption.

Décès de l'architecte L. Barragán

Le célèbre architecte Luis Barragán est décédé à Mexico le 22 novembre 1988. Né à Guadalajara (Jalisco) en 1902, il est l'auteur notamment de l'ensemble architectural et ornemental des jardins du Pedregal.

La nouvelle Assemblée du District Fédéral

Le PRI disposera d'une faible majorité à l'Assemblée du District Fédéral, puisqu'il a obtenu, aux élections du 6 juillet dernier, 34 représentants, contre 18 au PAN et 13 aux sympathisants du FDN, élus sous des étiquettes diverses.

L'Assemblée du District Fédéral, qui remplace l'ancien Conseil Consultatif, a été créée par une loi votée par les 2 chambres du Congrès Fédéral respectivement le 22 et le 28 avril 1987.

Le sommet latino-américain de Punta del Este préconise un accord international anti-drogue

Le Président du Mexique a participé (Punta del Este, Uruguay, 27-29 oct. 1988) aux côtés des Présidents d'Argentine, du Brésil, de Colombie, du Pérou, de l'Uruguay et du Vénézuéla, au second sommet des pays membres du "mécanisme de consultation et de concertation" de l'Amérique Latine.

Soulignant les liens étroits entre développement et sécurité (la plupart des conflits étant provoqués par des déséquilibres socio-économiques), le sommet a affirmé que l'aide au développement n'est pas seulement un impératif de justice, et qu'elle répond aussi aux intérêts des pays riches, dans la mesure où, évitant nombre de conflits, elle contribue à la sécurité mondiale. Dans cet esprit, le sommet a réclamé l'active participation des nations industrialisées à un programme d'aide à la reconstruction des pays d'Amérique Centrale.

Soulignant que les trafiquants de drogue, agissant souvent en liaison avec des terroristes et des trafiquants d'armes, sont devenus un danger pour l'Amérique Latine et la communauté des nations, les pays participants au sommet, décidés à poursuivre pour leur part la lutte anti-drogue, estiment nécessaire que les pays à haut niveau de consommation et de demande entreprennent un effort parallèle de prévention et de répression. Ils proposent des négociations en vue de la signature d'un accord international contre le trafic de drogue.

Televisa diffuse vers l'Europe

ECO, le premier service informatif de langue espagnole fonctionnant 24 heures sur 24 tous les jours de la semaine, a été inauguré le 1^{er} septembre 1988. Du lundi au vendredi les 20 premières minutes de chaque heure sont consacrées aux informations, et le reste du temps à des reportages divers. En fin de semaine les reportages font place aux sports et aux films. Elaborés dans les studios de Televisa à Mexico, par Jacobo Zabłudovski et une équipe de grands reporters, le programme ECO est transmis au Mexique par Canal 2. Retransmis à l'extérieur par le satellite Galaxy 1, ECO est diffusé dans 30 millions de foyers de langue espagnole, en Amérique Latine et aux Etats-Unis et a commencé le 5 décembre dernier à diffuser vers l'Espagne et l'Europe occidentale.

M.G.O.

Miguel de La Madrid

Le processus qui mène à la démocratie ne connaît pas de fin

Bilan du sexennat 1982-1988, le sixième rapport de gouvernement (au Congrès de l'Union, le 1^{er} septembre 1988), a permis au Président Miguel de la Madrid d'exprimer sa confiance dans l'avenir du pays.

Le Président sortant a rappelé les épreuves répétées qui, au cours de ces six années, sont venues remettre en cause son œuvre de redressement économique : le séisme de Mexico, en septembre 1985, l'effondrement boursier mondial, à la fin de l'année 1987, et les chutes successives des cours du pétrole (28, 23 Dls le baril en 1982, 12,5 Dls en août 1988). Grâce à l'excédent de la balance commerciale, les réserves monétaires de la Banque du Mexique ont néanmoins été reconstituées (12 milliards, 55 millions de Dls en août 1988). Et le Pacte de Solidarité Economique a permis de juguler l'inflation (tombée à 1,7 % pour le mois de juillet 1988).

Pendant ces six années, la dette extérieure a constitué "l'une de nos difficultés économiques les plus contraignantes".

La "dépétrolisation"

L'acquit le plus net du sexennat est la "dépétrolisation". Tandis que les cours du brut s'effondraient, la politique économique du gouvernement (conversion industrielle, aides aux entreprises, taux de change et incitations fiscales attirant les investissements et favorisant le retour des capitaux) a permis l'essor d'autres industries notamment dans les domaines de la sous-traitance et de la construction automobile. Le Président a remarqué que, de ce fait, les exportations pétrolières qui, en 1982, représentaient 76 % des ventes extérieures mexicaines, n'en représentaient plus que 34 % en août 1988.

En dépit des réductions de crédits imposées par la conjoncture, des résultats concrets ont été obtenus en des domaines qui intéressent directement la vie de la population, en particulier l'**habitat populaire** (un million et demi de logements construits en six ans) et les **transports** (construction de 25 000 kls de routes et chemins, modernisation de plusieurs ports, notamment Altamira et Progreso, capacité de la flotte marchande portée de 2 à 4 millions de tonnes). Bons résultats aussi en matière d'**éducation** : effectifs accrus de 2 millions d'élèves et 200 000 enseignants ; ouverture de 28 000 établissements nouveaux ; taux d'analphabétisation tombé de 14,3 % en 1982 à 6,1 % en 1988. En matière de **santé**, les assurances sociales couvrent désor-

mais 94 % de la population. Aussi le taux de mortalité est-il tombé de 0,57 % à 0,45 % en six ans, et l'espérance de vie moyenne (hommes et femmes) est-elle montée de 65 à 69 ans.

En dépit de ces efforts, le niveau de vie de la population, et, en particulier celui des classes modestes, a été durement affecté : **"la crise dit le Président - a eu un coût social élevé"**.

Pour faire face à l'épreuve commune, le Gouvernement a généralisé la concertation à tous les niveaux : entre le gouvernement, les collectivités locales, les groupes et les associations représentatifs de la société civile.

Le président de La Madrid a constaté avec satisfaction que les élections de juillet 1988 ont marqué un important progrès du pluralisme politique.

Il appartient désormais aux députés de **"progresser dans cette voie plus démocratique, plus ouverte et plus propice à l'établissement d'un meilleur équilibre entre les pouvoirs exécutif et législatif"**.

La société mexicaine d'aujourd'hui se caractérise - Miguel de la Madrid se plaît à le souligner - par le développement du phénomène associatif et la densité du tissu social sous toutes ses formes : partis et associations politiques, syndicats ouvriers, ligues paysannes, organisations populaires, associations patronales, mouvements de jeunes.

Telle est la société plurielle et dynamique qui caractérise notre époque". Dans ces conditions, le Président de la République, dont le rôle est celui d'un **"guide national"** ne décide pas seul du sort du Mexique. **"Le présent et l'avenir du pays dépendent de l'action des authentiques dirigeants populaires dans les municipalités, les Etats et les divers secteurs sociaux"** et d'une manière générale de l'action de tous les Mexicains.

Mais s'il est exact que **"la pluralité témoigne de la vitalité d'une société démocratique"**, il est non moins vrai qu'**"elle ne doit jamais être le symptôme d'une division ou d'une scission nationale"**. Il importe **"d'élargir le consensus sur les questions fondamentales de la République"**.

Le Président sortant conclut en exhortant **"les partis et le peuple tout entier à consolider ce qui a été fait et à continuer à perfectionner notre démocratie dans la paix et le droit. Le processus qui mène à la démocratie ne connaît pas de fin : les récentes élections doivent être interprétées comme un nouveau palier qui débouche sur des étapes supérieures"**. ■

Économie :

Victoire sur l'inflation et mesures de relance de la croissance

Sans doute la nouvelle la plus importante concernant l'économie mexicaine c'est la baisse spectaculaire de l'inflation, résultat du pacte de solidarité économique. Depuis décembre 1987, le gouvernement mexicain a désigné l'inflation comme l'ennemi à abattre et a eu recours, pour le combattre, à un mécanisme de concertation avec les principaux partenaires sociaux impliqués dans ce processus : notamment les syndicats ouvriers et le patronat.

Le succès obtenu par cet effort a dépassé tous les espoirs, car alors que le taux annuel d'inflation enregistré en janvier 1988 se situait aux alentours de 190 %, celui de septembre atteignait à peine 7,2 % l'an. Il faut souligner que les acteurs essentiels de la scène économique mexicaine n'ont ni lésiné sur leurs efforts ni compté leurs sacrifices pour atteindre cet important résultat, sans précédent dans d'autres pays. Tous se sont engagés à fond dans la bataille contre ce fléau qu'est la hausse des prix. C'est ainsi que la lutte contre le chômage et la recherche d'une reprise de la croissance ont dû être remis à plus tard, devant des défis considérés comme prioritaires. Les travailleurs ont dû sur-seoir à leurs justes revendications salariales et subir de nouvelles pertes importantes de leur pouvoir d'achat déjà très érodé. Quant au secteur privé, il a dû faire face à des difficultés considérables dans son effort pour promouvoir les exportations, car un élément essentiel du pacte était une parité fixe peso-dollar.

L'État s'est imposé, pour sa part, une rigoureuse discipline d'austérité, qui n'a pas été sans provoquer une réduction des ressources réelles que le gouvernement est en mesure de canaliser vers la société. Il est évident qu'une politique d'excédents budgétaires primaires ne peut être que transitoire et qu'il deviendra graduellement indispensable de réduire les niveaux actuels de restrictions budgétaires aux dépenses de l'État.

Il faut souligner que cette victoire sur l'inflation a été remportée dans un climat économique qui n'a rien de favorable : une nouvelle chute des prix internationaux du pétrole menaçant à certains moments d'atteindre les niveaux catastrophiques de 1986, des taux d'intérêts internationaux à la hausse qui alourdissent le service de la dette, déjà par lui-même écrasant, et, pour compléter le tableau, l'arrivée d'un cyclone - Gilbert - qui a semé la désolation et la mort à son passage dans les États de Quintana Roo, Yucatán, Tamaulipas et Nuevo León. La nation s'est vue, une fois de plus soumise à rude épreuve et placée devant l'exigence de devoir surmonter les aléas, ce qui eut pour conséquence d'ajourner la réalisation d'impératifs aussi omniprésents que l'urgente redistribution du revenu national et le combat contre la

malnutrition et contre la paupérisation des campagnes.

La solidité de notre économie a été une fois de plus reconnue, comme l'atteste l'octroi d'un crédit-pont de 3 milliards 500 millions de dollars, accordé par les plus hautes autorités financières américaines, et qui a été, à juste titre, qualifié de "crédit de confiance". Le fait sans précédent, qu'un crédit de cette importance ne soit pas soumis aux conditions habituelles du Fond Monétaire International ou de la Banque Mondiale démontre à l'évidence que la Communauté Financière Internationale est consciente de la vitalité de l'économie mexicaine.

Le programme de stabilisation et de croissance

Quelques jours après son entrée en fonctions, le Président Salinas de Gortari annonça la mise en vigueur d'un programme de stabilisation et de croissance économique (PECE), destiné à remplacer le Pacte de Solidarité Économique. Comme son nom l'indique, le PECE s'efforcera de consolider les acquis de 1988 et de relancer la croissance sans mettre en péril la stabilité retrouvée.

Les principales mesures, arrêtées encore une fois d'un commun accord entre les principaux partenaires de la vie économique, sont les suivantes : le gouvernement s'efforcera de réduire l'inflation à 18 % et d'atteindre un taux de croissance de 1,5 % du PIB.

Et ceci au moyen d'un effort de rigueur et de discipline des dépenses publiques, d'une déréglementation industrielle et commerciale, et aussi d'une diminution des impôts et des transferts de fonds vers l'extérieur.

Le salaire minimum sera augmenté de 8 %. Le plan prévoit un glissement du taux de change de peso par rapport au dollar au rythme d'une unité par jour, afin d'obtenir une parité de 2 493 pesos par dollar au 31 juillet prochain. La structure des tarifs douaniers sera modifiée et réduite à 3 taux (10,15 et 20 % respectivement) afin d'éviter la dégradation de la balance commerciale.

Les prix de garantie des produits agricoles seront révisés jusqu'au cycle automne-hiver. Jusqu'à ce moment, on n'augmentera ni le prix des engrais ni les tarifs de l'énergie électrique pour le pompage des eaux d'irrigation. Par ailleurs, les organismes patronaux demanderont à leurs affiliés d'absorber les augmentations de coût et de ne pas les répercuter sur les prix. De son côté, l'État ne modifiera pas les tarifs de fourniture au public de l'électricité, du gaz domestique et de l'essence.

S.R.

NOUVELLES CULTURELLES

Le centenaire de la naissance

de López Velarde (1)

Le Mexique a célébré avec éclat le centième anniversaire de la naissance de Ramón López Velarde (1881-1921), le "jeune ancêtre" du mouvement poétique mexicain du XXème siècle. Des "journées López Velarde", comportant une série de tables rondes sur la vie et l'oeuvre du poète, se sont déroulées du 16 au 18 juin à l'Université et au Musée Pedro Coronel de Zacatecas, capitale de la région natale du poète, puis du 21 au 25 juin 1988 à Mexico, au Palais des Mines et au Palais des Beaux Arts. Cette commémoration de la naissance de l'auteur du "Retour maléfique" et de "Suave Patrie" a donné lieu à d'autres manifestations : un concert-hommage, une exposition iconographique au Palais des Beaux Arts, Mexico, et une exposition itinérante "Images poétiques de López Velarde", qui a été présentée dans nombre de centres culturels et d'écoles du Mexique.

(1) La revue "Nouvelles du Mexique" a publié l'an dernier (N° 22, premier semestre 1987, pages 9 à 11, un article de Juan José Arreola : "Ramón López Velarde. Vision du Mexique"

Le prix "Diana" à Homero Aridjis

Le prix international organisé chaque année par le quotidien "Novedades" et les Editions "Diana", a été décerné cette année au célèbre écrivain et poète mexicain Homero Aridjis pour son roman : "Les hommes qui tombèrent du ciel" ("Les mémoires du Nouveau Monde"). Cet ouvrage constitue la suite de "1492. Vida y tiempos de Juan Cabezon de Castilla", ce premier roman d'Homero Aridjis publié en 1985 aux éditions "Siglo XXI". Les deux romans évoquent la rencontre de deux mondes et la conquête du Mexique.

Un téléfilm mexicain à la télévision française

La télévision française (FR3) a achevé l'adaptation et le doublage de "Senda de Gloria", le téléfilm qui a obtenu un si vif succès au Mexique, lors de sa diffusion par Televisa (Canal 2) en 1987. Interprétée notamment par Ignacio Lopez Tarso, l'oeuvre qui narre l'histoire de deux familles à l'époque de la Révolution mexicaine, sera diffusée dans un avenir prochain en épisodes de 52 minutes, chaque semaine, probablement le dimanche, à une heure de grande écoute (20 h 30).

Le prix Tocqueville à Octavio Paz

Le prix Tocqueville, qui couronne «une oeuvre de réflexion d'inspiration libérale» a été décerné à Octavio Paz le 15 décembre 1988, à l'Institut de France, à Paris, par un jury présidé par Alain Peyrefitte. ■